This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gl
30
225

5-17

Gl 30. 225.

~~14222~~

SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
STEPHEN SALISBURY,
OF WORCESTER, MASS.
(Class of 1817).

2 Oct. 1877.

CAMBRIDGE HARVARD COLLEGE LIBRARY MASS.

DES

CARACTÈRES DE L'ATTICISME

DANS

L'ÉLOQUENCE DE LYSIAS.

Paris. — Imprimé par E. Thunot et Cᵉ, rue Racine, 26.

DES

CARACTÈRES DE L'ATTICISME

DANS

L'ÉLOQUENCE DE LYSIAS,

PAR

(Augustin)
JULES GIRARD,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES,
DOCTEUR ÈS LETTRES.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET Ce,
RUE RACINE, 26.

1854.

GC 30.2.25

1877, Oct. 2.
Salisbury Fund.

A M. GUIGNIAUT.

HOMMAGE

DE RECONNAISSANCE ET DE RESPECTUEUSE AFFECTION.

TABLE.

Pages

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE Ier. — Caractère du talent de Lysias. 7

§ I. Caractères de l'exorde et de la narration chez Lysias : naturel et vraisemblance. 12

§ II. Du style de Lysias. 38

CHAPITRE II. — De l'atticisme de Lysias. 49

CONCLUSION. 75

DES

CARACTÈRES DE L'ATTICISME

DANS

L'ÉLOQUENCE DE LYSIAS.

INTRODUCTION.

Lysias parut à une époque décisive pour l'éloquence athénienne. Sans aucun doute il y avait depuis longtemps à Athènes d'habiles avocats et de grands orateurs. L'établissement de la constitution de Solon et, depuis un siècle, le développement de la démocratie et les grandes destinées de la ville de Minerve avaient fait de la parole une arme nécessaire et puissante pour la défense des intérêts civils et publics. Le peuple athénien, chef reconnu de la Grèce, enivré de gloire, en dernier lieu livré aux émotions d'une

DES

CARACTÈRES DE L'ATTICISME

DANS

L'ÉLOQUENCE DE LYSIAS.

par elle-même, dominait tout, idées, sentiments, connaissances, et même tenait lieu de tout. Ils enseignaient donc les lois et les procédés, les ressources et les effets de la parole, et déclamaient eux-mêmes devant un auditoire ravi de brillants modèles. Leur succès fut immense. Athènes était déjà la ville des arts; les goûts littéraires du peuple et son amour des spectacles étaient depuis longtemps éveillés par le magnifique développement de la poésie dramatique. Il subit le charme de ces nouveautés, et l'éloquence hésita un instant entre deux voies, dont l'une l'eût conduite prématurément aux tristes abus qui signalèrent sous l'empire les déclamateurs romains; c'est en suivant l'autre qu'elle arriva à produire Démosthène.

Si les Athéniens échappèrent au danger, il faut en faire honneur avant tout à leur génie et à leurs institutions, qui, en dehors des exercices factices des écoles, les appelaient aux luttes réelles et vivantes de la place publique et des tribunaux. Cependant il y eut des hommes qui les aidèrent beaucoup dans ce mouvement salutaire : avant tous il faut nommer Socrate, l'adversaire constant et victorieux des sophistes; mais si le premier rang lui appartient incontestablement, après lui il faut réserver une place à Lysias qui, vers le même temps, se sépara, lui aussi, des sophistes, et éclipsa ceux qu'on put regarder comme ses prédécesseurs dans l'école rivale. Son action, toute littéraire, fut très-efficace, parce qu'il en-

seigna par l'exemple et donna lui-même les modèles de sa théorie.

Tel est le rôle que Lysias remplit dans cette intéressante époque où se caractérisa l'éloquence athénienne. Chose étrange! élevé en Sicile, il y avait été le brillant disciple de Tisias, et, selon l'opinion la plus commune, revenu à Athènes seulement dans un âge avancé, il y avait d'abord conservé les traditions de son maître. Un jour vint cependant où de lui-même il s'attacha à un genre plus vrai, et il y montra de telles qualités que le génie athénien se reconnut dans ses ouvrages et le proposa désormais comme le plus parfait modèle d'atticisme. Ses titres à cet égard demeurèrent inattaquables : à ce point que le nom de cet homme, qui n'avait composé aucune harangue politique et qui faisait métier d'écrire des plaidoyers pour les autres, vint inquiéter Cicéron au milieu de ses éclatants triomphes, et fut mis en tête de toute une école d'orateurs romains.

Je me propose d'étudier les causes de cette influence et de cette gloire de Lysias; je veux examiner aussi jusqu'à quel point il en a été digne et ce que vaut en lui-même le système d'éloquence qu'il a inauguré dans l'antiquité.

Le temps a beaucoup maltraité Lysias; chez les anciens, on faisait circuler sous son nom 425 discours, parmi lesquels 230, selon Denys d'Halicarnasse et Cécilius, 233 suivant Photius, étaient seuls

authentiques. Nous n'en avons aujourd'hui que 34, dont beaucoup sont incomplets et mutilés. Cependant ces ressources suffisent pour le travail que j'entreprends; je serai même obligé d'en négliger une partie. Parmi les discours de Lysias que nous possédons, il en est qui appartiennent à sa première manière ou qui s'en rapprochent, par exemple le discours sur l'Amour, si l'on en admet l'authenticité, et l'Oraison funèbre. Ce sont ses plaidoyers que l'admiration de l'antiquité nous désigne pour sujets d'étude; c'est là que nous pourrons espérer de le trouver véritablement, surtout dans quelques-uns où le jugement des anciens guide les incertitudes nécessaires de la critique moderne.

CHAPITRE I.

CARACTÈRE DU TALENT DE LYSIAS.

L'éloquence pour nous suppose la passion. L'homme éloquent, c'est surtout celui dont les accents pathétiques nous remuent profondément, s'emparent de nous et nous entraînent par une force irrésistible. L'appréciation la plus bienveillante ne pourra jamais accorder à Lysias ce genre d'éloquence ; et les critiques anciens, tout en lui décernant presque le titre d'orateur parfait [1], tout en proclamant sa supériorité sur ses prédécesseurs et sur ses contemporains [2], ne lui ont pas reconnu le don de produire les émotions puissantes. Dans ses péroraisons, il y a souvent de la

[1] Quem jam prope audeas oratorem perfectum dicere. (Cicéron, *Brut.*, IX.)

[2] Denys d'Halicarnasse, *Lysias*, I.

fermeté, quelquefois de l'énergie, surtout une argumentation ingénieuse et pressante, rarement quelques appels plus vifs à l'indignation et à la pitié. Mais tout cela est contenu et enchaîné à une forme brève ; jamais de grands élans, jamais de mouvements prolongés, jamais cette abondance et ces effusions par lesquelles semble se soulager la passion qui ne se maîtrise plus elle-même. Quel contraste avec les grandes péroraisons des plaidoyers romains, avec ces accumulations d'expressions passionnées, avec ces cris de colère ou de douleur, ces imprécations ardentes, ces larmes et ces supplications dont les hardiesses de l'action venaient encore augmenter l'effet !

Mais il serait injuste de faire supporter à Lysias tout le poids de ce parallèle avec les orateurs romains ; car on touche ici à une question qui intéresse toute l'éloquence athénienne. Rome réclama sur ce point la supériorité : « Nous l'emportons dans le pathétique, » dit Quintilien [1] en comparant Démosthène et Cicéron. Sans discuter ici la valeur de cette prétention, remarquons qu'il y avait moins à constater du côté des Grecs une infériorité de puissance qu'une différence de goût et d'habitudes. En général, ils s'abandonnèrent beaucoup moins que les Romains aux amplifications pathétiques. L'éloquence de Démosthène peut se définir la raison passionnée : l'émotion n'est jamais

[1] Salibus certe, et commiseratione, qui duo plurimum affectus valent, vincimus. (Quintil., X, I, 107.)

chez lui détachée du corps même du discours, ni traitée à part comme un lieu commun ; mais, liée à l'argumentation, elle n'en arrête pas la marche rapide. Dans les péroraisons en particulier, auxquelles Quintilien faisait surtout allusion, loin de voir une occasion de s'élancer hors de la cause pour éblouir et toucher davantage, les orateurs athéniens semblent au contraire se concentrer et se borner à présenter une dernière fois avec fermeté les principales idées de leur discours ; il leur arrive même, dans les causes importantes, de contenir leur émotion personnelle, comme s'ils voulaient faire succéder aux agitations de la lutte une sorte de recueillement, et laisser dans l'esprit des juges auxquels sont confiés leurs intérêts, une impression grave et solennelle. Telle est l'intention de ces invocations par lesquelles Eschine finit son plaidoyer sur la Couronne ; telle est celle de la belle prière qui termine la défense de Démosthène.

Il semble qu'une idée religieuse ait jusqu'à un certain point commandé aux avocats cette sobriété dans l'emploi du pathétique ; une loi spéciale la leur imposa [1] : défiance singulière qui n'était qu'un hommage rendu au pouvoir de l'éloquence par la ville qui le

[1] Actor movere affectus vetabatur. (Quintil., II, XVI, 4.) — Athenis affectus movere etiam per præconem prohibebatur orator. (*Id.*, IV, I, 7.) — Et fortasse epilogos (Demostheni) mos civitatis abstulerit. (*Id.*, X, I, 82.) — Voyez aussi un passage (XII, X, 26) où Quintilien exprime la même idée par les mots « lege civitatis. »

connut le mieux. Cette loi, inspirée par le même esprit que l'institution de l'Aréopage, paraît avoir influé sur le caractère du genre judiciaire : elle put contribuer à développer le talent d'exposition qui était seul autorisé.

Les avocats étaient d'ailleurs contenus, plus réellement peut-être, par un frein que les Romains à leur tour finirent par juger nécessaire pour réprimer les excès d'une abondance intempestive : c'était la clepsydre. Cette habitude de mesurer sévèrement le temps de la parole explique chez les Athéniens le cadre restreint dans lequel se renferment les plaidoyers, surtout quand il s'agit de petites causes, et la nécessité pour l'orateur d'être concis et de ne point s'égarer en dehors de son sujet.

Ces souvenirs nous avertissent que, pour juger Lysias, nous ne pouvons pas rester exclusivement attachés au point de vue moderne ; il serait injuste de lui demander de grands développements pathétiques que ne lui permettaient pas les institutions de son pays, et auxquels du reste ne prêtaient guère les causes toutes civiles et souvent peu importantes qu'il eut surtout à plaider. Rappelons-nous aussi qu'à l'époque où se forma son talent, Athènes, sous une influence toute littéraire, se préoccupait principalement de la forme. La passion était absente chez les sophistes, et cependant leur succès était très-grand. Dans un pareil moment, c'était assurément beaucoup que de ramener la forme oratoire à de bons principes et d'en

déterminer le vrai caractère. Ce fut en partie le mérite de Lysias.

Toutefois, ces qualités de la sobriété et de la concision ne devaient point exclure la vigueur et la passion des chefs-d'œuvre de l'éloquence attique. Il n'est besoin, pour le prouver, que de citer le nom de Démosthène, sans insister, comme l'a fait Denys d'Halicarnasse, sur un parallèle trop défavorable à Lysias. Toute discussion sur ce point est impossible; qu'il nous suffise de le remarquer. Il est moins intéressant pour nous de rechercher quels furent les défauts de Lysias que de reconnaître les qualités qui les compensèrent au jugement des Athéniens, et de définir le caractère de son talent. Or l'impression qui résulte de la lecture de ses plaidoyers, c'est qu'en général il repoussa les moyens ambitieux ou faux, et qu'il dut ses éclatants succès à ce qu'il prit pour point de départ la vérité : j'entends ce mot dans un sens littéraire. Ce principe produisit dans l'expression des sentiments, et dans ce que les rhétoriques appellent les *mœurs*, la vraisemblance; dans le style, une sorte de simplicité et de franchise qui faisait de la langue la fidèle interprète de la pensée. Ce fut là comme le fond sur lequel se développèrent les autres qualités de son éloquence.

§ I.

Caractères de l'exorde et de la narration chez Lysias : naturel et vraisemblance.

La vie de Lysias, si l'on accepte la tradition ordinaire, offre le remarquable exemple d'un homme qui, déjà loin de la jeunesse et depuis longtemps illustre, renonce tout à coup aux principes qui l'ont dirigé depuis son enfance et qui ont fait sa réputation, pour s'attacher à des principes opposés qu'il croit meilleurs et dont en effet l'application est devenue son titre à l'admiration de la postérité. Habitant la colonie de Thurium depuis l'âge de quinze ans, il y pratique jusqu'à quarante-sept ans la tradition de la rhétorique sicilienne, qu'il a recueillie de la bouche même de Tisias, et c'est seulement à cette époque qu'une révolution politique le ramène à Athènes. D'abord il y reste fidèle aux habitudes déjà si anciennes de son talent et gagne ainsi les suffrages des Athéniens; enfin, à cinquante ans passés, il change de système, et ce changement va jusqu'à nier l'existence de l'art dont il avait si longtemps vanté la puissance [1]. Désormais il prétend que « la rhétorique

[1] Cicéron, d'après l'autorité d'Aristote, dit de Lysias (*Brut.* XII) :

est chose d'expérience et non pas de théorie [1], » et sa longue carrière lui permettra de soutenir ces nouvelles idées par les nombreux modèles qu'il léguera à ses successeurs.

L'importance de ce fait, non-seulement dans la vie de Lysias, mais dans l'histoire générale de l'éloquence attique, n'a pas échappé à la sagacité d'Otfried Muller [2]; mais il en a hasardé une explication toute conjecturale. Il attribue cette conversion de l'orateur athénien à l'influence salutaire d'une douleur véritable inspirée par la piété fraternelle : le désir de venger son frère Polémarque, mort victime de la tyrannie des Trente, lui fit trouver dans le plaidoyer qu'il lui fut permis de prononcer lui-même contre Ératosthène, la langue naturelle et vivante que l'éloquence attendait encore, et il dit adieu pour toujours aux procédés artificiels et aux vides déclamations des sophistes. Cette révélation du sentiment et cette métamorphose dramatique ont quelque chose d'intéressant, mais manquent de vraisemblance. Le discours contre Ératosthène était habilement conçu, et il décida très-probablement la condamnation de l'accusé; il offre les principales qualités de Lysias; mais, bien qu'il fût

« Nam Lysiam primo profiteri solitum artem esse dicendi; deinde, quod Theodorus esset in arte subtilior, in orationibus autem jejunior, orationes eum scribere aliis cœpisse, artem removisse. »

[1] « Rhetoricen observationem quamdam esse, non artem. » (Quintil., *Institut. orat.*, II, XVII, 6.)

[2] Otfr. Muller, *Histoire de la littérature grecque*, chap. 35.

propre à produire les émotions les plus favorables à la cause, on y chercherait vainement l'inspiration ardente et spontanée de la passion. On y trouve même, en particulier dans l'exorde, quelques traces de la manière des sophistes.

Ce qui a pu conduire Otfried Muller à l'hypothèse qui l'a séduit, c'est qu'en effet Lysias semble avoir adopté son nouveau système vers le temps de la tyrannie des Trente. Les discours les plus authentiques qui nous restent sous son nom sont tous postérieurs à cette époque, et l'accusation contre Ératosthène ne put être prononcée qu'immédiatement après la révolution accomplie par Thrasybule. Or Aristote, cité par Cicéron, nous montre Lysias commençant la pratique de l'éloquence judiciaire au moment où il abandonne ses anciennes doctrines.

Il faut chercher les causes réelles du changement que subit le talent de Lysias, dans la nature même des ouvrages qu'il se mit à composer et dans le caractère des juges auxquels il les destina. Quelles étaient, en effet, les conditions imposées à ces plaidoyers civils dont la loi resserrait sévèrement l'étendue et que leur auteur ne composait pas en son nom et ne devait pas prononcer? Était-il possible d'y déclamer à vide et de perdre en divagations un temps si précieux? La cause se suffisait à elle-même et excluait nécessairement tout développement étranger. S'agissait-il, à propos d'intérêts le plus souvent très-

ordinaires, de prodiguer les effets de style [1] ? C'eût été braver imprudemment par un ridicule le bon sens des juges. Les tribunaux n'étaient pas remplis par un public d'école venu pour admirer l'esprit de Lysias, mais par un certain nombre de citoyens pris par la loi dans la masse du peuple pour écouter les plaintes d'un orphelin dépouillé par ses tuteurs ou d'un homme maltraité par ses ennemis, pour juger un comptable infidèle, un soldat en faute, un mari meurtrier de l'amant de sa femme, en un mot un des mille acteurs du drame de la vie. Nous avons déjà de la peine à nous figurer l'effet de ces plaidoyers d'emprunt lus par les parties elles-mêmes ; qu'on suppose chacun de ces personnages qui présentaient tour à tour au tribunal leurs physionomies si diverses, venant lire tranquillement, pour obtenir satisfaction d'une offense ou pour défendre sa fortune ou sa vie, une série de dissertations ingénieuses et de froides antithèses, où l'on reconnaît invariablement la plume du même auteur : c'est renoncer à toute vraisemblance. Si Lysias, au lieu de s'effacer avec soin au milieu de ces scènes de la vie réelle, s'était toujours réservé la première place afin de faire briller son talent, l'esprit fin et précis des Athéniens l'aurait puni de cette grossière méprise, et ne lui aurait assu-

[1] Quia et privatas ille (Lysias) plerasque, et eas ipsas aliis, et parvarum rerum causulas scripsit, videtur esse jejunior, quoniam se ipse consulto ad minutarum genera causarum limaverit. (Cicer., *De optimo gen. orat.*, III.)

rément pas accordé ces nombreuses victoires à côté desquelles, selon Plutarque et Photius, on ne compta que deux défaites. Lysias fut donc ramené à la vérité par les exigences de la pratique.

Les observations qui précèdent montrent quelle importance avaient à Athènes, dans l'éloquence judiciaire, l'exorde et l'exposition des faits, dont ni les amplifications pathétiques ni les développements de la preuve ne pouvaient diminuer l'effet et la place : c'étaient ces deux parties qui déterminaient l'impression et la conviction des juges. Ce sont celles qu'on doit le plus admirer chez Lysias.

Denys d'Halicarnasse, qui avait entre les mains plus de deux cents discours de Lysias, lui fait un grand mérite de la variété qu'il a su mettre dans ses commencements, où il ne copie jamais les autres ni lui-même. Et en effet, comme le remarque le même écrivain, cette qualité emprunte une grande valeur aux habitudes athéniennes, qui semblent avoir permis, non-seulement de se répéter soi-même, mais aussi de se servir sans scrupule des exordes des autres. Malheureusement, dans le petit nombre de plaidoyers que nous ont laissés les attiques, nous trouvons, entre le commencement du discours de Lysias *sur les biens d'Aristophane* et celui d'un plaidoyer antérieur d'Andocide *sur les Mystères*, une ressemblance qui dépasse à nos yeux les limites d'une imitation légitime. Ce sont les mêmes idées et,

à peu de chose près, les mêmes expressions. Que penser des éloges de Denys d'Halicarnasse?

Ne nous hâtons pas cependant de rejeter l'autorité du critique ancien, et cherchons la portée véritable du fait qui semble la condamner. D'abord, nous avons lieu de croire que Lysias fut réellement l'auteur de la plupart de ses exordes; ensuite, rappelons-nous les procédés de l'esprit grec, si différents de ceux de l'esprit moderne. Dans les arts, en Grèce, les traditions s'établirent avec une régularité et une précision que notre intelligence a peine à saisir. Elles revêtirent de bonne heure des formes nettes et arrêtées qui eurent pour effet d'exclure jusqu'à un certain point la nouveauté, ou plutôt la nouveauté ne put consister que dans l'emploi plus habile et plus ingénieux de moyens connus. La fidélité de l'imitation fut donc un principe admis, et le mot de plagiat, qui fait frémir la vanité des auteurs de nos jours, ne fut pas inventé, malgré un grand nombre de plagiaires qui ne se cachaient pas. Les écoles des artistes produisirent une foule de ces plagiaires avoués et innocents, et c'est ce qui explique en partie, dans l'architecture et dans la statuaire, la sûreté de l'exécution, la perfection des détails et cette longue succession de chefs-d'œuvre que plusieurs siècles ne purent épuiser, et dont l'unité résista longtemps aux modifications nécessaires du goût et aux altérations de la décadence.

Si les arts, qui étendent si loin leur domaine dans l'imagination, ont dû accepter le joug de formules

précises et de types consacrés, nous étonnerons-nous de remarquer un fait analogue dans l'éloquence judiciaire, qui est toute de pratique et d'expérience? Malgré la multiplicité des causes, le nombre des genres dans lesquels elles rentraient n'était pas infini. Pour ne parler que des exordes, on dut arriver vite à les classer dans des catégories où se reproduisaient invariablement les mêmes conditions et les mêmes circonstances; on en vint à reconnaître, non-seulement que certaines idées, mais même que certaines formes convenaient mieux à certaines situations. De là des traditions et des habitudes qui purent même avoir été de bonne heure fixées par des espèces de manuels où chacun puisait sans hésiter. Il arriva aussi que des orateurs firent d'avance, pour leur usage particulier, des développements destinés à figurer, dans l'occasion, au commencement ou au milieu de leurs discours. On attribuait à Démosthène cinquante-six exordes de cette nature.

Toutefois, l'existence de ces recueils publics ou privés ne dispensa pas les orateurs d'avoir un talent original et actuel. Les manuels ne suffirent pas plus pour faire un bon exorde que les répertoires de preuves pour faire une bonne argumentation. Il est curieux d'observer chez les grands orateurs de l'antiquité ces traces de l'éducation des rhéteurs et le parti qu'ils en purent tirer; mais il faut bien prendre garde d'aller jusqu'à supprimer leur part d'originalité et de méconnaître leur génie. Quant à Lysias, s'il ne

justifie pas complétement les expressions de Denys d'Halicarnasse, si quelquefois il employa comme les autres des moyens qui étaient, pour ainsi dire, à la disposition de tout le monde, ce qui le distingua, ce fut le tact avec lequel il s'en servit et le juste sentiment des situations auquel il les subordonna. Ce qu'il dit dans telle circonstance n'est pas de son invention? Mais c'était ce qu'il fallait dire, et il le dit de telle façon qu'on ne pense pas au procédé et qu'on n'est occupé que du sujet. Le résultat cherché est donc obtenu; la critique pourra réclamer plus tard, mais sur le moment la cause n'y perd rien. Or il s'agit moins pour un avocat de montrer son imagination que de gagner son procès.

Lysias, dans ses exordes imités ou non, eut donc à un degré remarquable l'intelligence des besoins de la cause. Par là il sut animer ses œuvres; il se rendit complétement maître des procédés et poussa l'habileté de l'avocat jusqu'à la dissimuler sous l'abandon de la nature : à la place d'un rhéteur muni de son bagage oratoire, il mit des hommes vivants, ayant leurs caractères et leurs physionomies, et réellement inspirés par les circonstances de leurs situations.

Voici, par exemple, les premières paroles qu'il fait dire à un jeune homme accusé de refuser le payement d'une dette :

« Aussitôt qu'Archébiade m'eut intenté ce procès, » j'allai le trouver, juges, et lui représentai que j'étais » jeune et sans expérience des affaires, qu'il me ré-

» pugnait de paraître devant le tribunal. Si je te
» parle de mon âge, lui disais-je, ce n'est pas pour
» te donner un mauvais prétexte : fais venir tes amis
» et les miens, et expose-leur comment la dette a été
» contractée; et, si tu leur parais dire la vérité, sans
» qu'il soit besoin de procès, prends ton bien et em-
» porte-le. Mais il est juste que tu ne caches rien et
» que tu dises tout en présence d'un adversaire trop
» jeune pour te tendre un piége : nous pourrons
» ainsi, instruits de ce que nous ne savons pas, nous
» consulter sur tes prétentions, et peut-être verrons-
» nous clairement si tu désires injustement mon bien,
» ou si tu cherches justement à rentrer en possession
» du tien. — Malgré ma proposition, jamais il ne
» voulut consentir à une entrevue, ni exposer ainsi
» sa réclamation, ni accepter l'arbitrage que lui offrait
» votre loi sur les arbitres. »

Ce début n'est-il pas la préparation la plus habile de la défense? N'est-il pas bien calculé pour dissiper les préventions inspirées par le seul nom de débiteur et pour les changer en dispositions bienveillantes? Les efforts qu'a faits l'accusé pour entrer en accommodement, son inexpérience, sa jeunesse, son éloignement pour les procès : telles sont les idées adroitement présentées par Lysias pour atteindre ce but difficile. Mais son principal mérite c'est de les avoir exprimées avec un naturel et une vraisemblance qu'une traduction ne laisse deviner que très-imparfaitement : les juges sont déjà gagnés, et cependant

on ne sent aucun effort pour parvenir à ce résultat; quelques paroles ont suffi à Lysias pour concilier à son client cette confiance si précieuse. C'est ainsi que sur la scène un mot de situation produit un grand effet là où une tirade paraîtrait froide : le triomphe de l'art est d'arriver à se cacher assez complétement pour laisser parler la nature elle-même. L'orateur Isée, exprimant plus tard les mêmes idées, est resté, comme l'a observé Denys d'Halicarnasse, fort inférieur à Lysias. Son style est aussi clair, aussi net et aussi pur, ses phrases sont mieux faites; mais il n'y a plus chez lui cet air de jeunesse et de naïve franchise qui dut assurer le succès de son prédécesseur.

L'art de recommander un client à l'opinion des juges, le juste sentiment des convenances, la clarté et la netteté, le naturel, telles sont les qualités des exordes de Lysias; telles sont aussi celles de ses narrations où elles peuvent même se développer davantage. Les narrations, en effet, tiennent la principale place dans les plaidoyers de l'orateur athénien : souvent elles se mêlent à l'exorde, quelquefois même le remplacent; elles reparaissent encore dans l'argumentation qu'elles préparent toujours. C'est donc dans les narrations que dut surtout se montrer le talent de Lysias; ce sont elles principalement qui lui méritèrent les suffrages des critiques anciens : « Il » n'y a rien de plus parfait que Lysias, dit Quinti-

» lien [1], si le rôle de l'orateur se borne à instruire. » Denys d'Halicarnasse [2] l'appelle *la règle de l'éloquence* dans la narration oratoire, et pense que les préceptes qui la concernent ont été tirés pour la plupart des modèles écrits qu'il avait laissés.

Dans les narrations, il s'agit de composer un caractère intéressant dont les qualités morales paraissent sans ostentation maladroite à propos des faits ou des incidents qui se rattachent à la cause. Un simple détail, un mot les feront souvent mieux ressortir que de longues protestations. L'amour de la justice, la modération, les sentiments de l'honnête homme et du bon citoyen doivent avoir inspiré la conduite du client et doivent inspirer encore ses paroles. Il fallait de plus à Athènes que ces qualités générales fussent présentées de manière à former un ensemble en harmonie avec la condition et l'extérieur de l'homme qui paraissait devant le tribunal. Sous tous ces rapports, Lysias est le maître des orateurs anciens.

Il l'est également dans l'art de tracer des tableaux et de faire voir les faits qu'il expose. C'est là que se montre surtout la souplesse de son talent. Faut-il expliquer ces détails de la vie privée dont la complication fait le plus souvent la difficulté des affaires civiles? Il y réussit sans aucun embarras; il adopte l'ordre en apparence le plus simple, développe natu-

[1] *Institut. orat.*, X, I, 78.
[2] *Lysias*, XVIII.

rellement la suite des circonstances et en établit habilement la nature et les rapports, tout en sachant parler toujours aux yeux et au bon sens des juges, sans jamais exiger de leur part aucun effort d'intelligence; et cette exposition si claire et si pleine d'aisance est en même temps précise et rapide.

S'agit-il de décrire, au lieu d'un intérieur de maison, la situation de tout l'État dans une crise politique? A la netteté du pinceau de Lysias se joindra quelque chose de plus vigoureux, et en même temps que le sujet s'agrandira et que les idées s'élèveront, l'expression atteindra même à une sorte de pathétique contenu. Tel est le caractère d'un tableau général d'Athènes[1] au moment de la tyrannie des Trente qui, emprunté au développement d'un argument, peut cependant être donné comme un exemple de narration :

« C'est avec un sentiment de chagrin que je vous » rappelle les malheurs qui ont affligé la ville; mais » c'est une nécessité de le faire en ce moment, afin » que vous sachiez, juges, quelle compassion Ago- » ratus mérite de votre part. Vous savez quel était le » caractère et le nombre de ces citoyens qui furent » ramenés de Salamine, et de quelle mort ils durent » périr par l'ordre des Trente; vous savez combien » d'autres furent tirés d'Éleusis et condamnés au même » sort; vous vous souvenez aussi de ceux qui dans » cette ville, victimes de haines privées, furent con-

[1] Discours contre Agoratus.

» duits dans la prison : ils n'avaient fait aucun mal à
» leur pays, et cependant ils furent forcés de subir la
» mort la plus honteuse et la plus infamante, laissant,
» ceux-ci de vieux parents qui avaient compté sur
» leurs enfants pour nourrir leurs derniers jours et
» pour les ensevelir après leur mort, ceux-là des sœurs
» sans dot, d'autres des enfants dont l'âge deman-
» dait encore bien des soins. Juges, s'ils pouvaient
» donner leurs suffrages, quelle sentence, je vous le
» demande, prononceraient-ils sur cet homme qui les
» a privés des biens les plus chers? Rappelez-vous
» comment vos murailles ont été rasées, vos vaisseaux
» livrés aux ennemis, vos arsenaux détruits, votre
» acropole occupée par les Lacédémoniens, toute
» votre puissance abattue au point que la ville d'A-
» thènes ne différait pas de la dernière ville de la
» Grèce. En outre, vous avez perdu vos fortunes par-
» ticulières, et enfin tous ensemble vous avez été
» chassés de votre patrie par les Trente. Voilà les
» malheurs que ces hommes de bien prévirent, et
» c'est pour cela, juges, qu'ils ne voulurent pas per-
» mettre de conclure la paix : et toi, Agoratus, quand
» ils voulaient le bien de l'État, tu les as fait périr en
» les dénonçant au sénat comme des traîtres, et ainsi
» tu es l'auteur de tous les maux qui ont fondu sur
» la ville. »

Dans les narrations proprement dites, Lysias décrit beaucoup, et pourtant n'abuse pas des descriptions. Il arrivera qu'un petit détail, au premier abord

indifférent, prendra plus tard, quand il y reviendra, une grande importance; mais ce moyen ne produira son effet que parce qu'il n'aura pas été prodigué, et en général on ne sera point arrêté par ces analyses minutieuses qui, pour vouloir faire entrer trop avant dans un sujet, en font sortir : on oublie, en effet, la situation pour ne songer qu'à l'auteur qui lui-même ne pense qu'à montrer la finesse de son esprit. Quand Lysias parle au contraire, on est toujours en situation; on assiste réellement aux scènes qui se succèdent dans son récit; on voit et l'on entend les acteurs, et surtout on ne quitte pas le personnage principal dont le caractère persiste sous les impressions diverses des faits.

Qu'on lise la narration du plaidoyer pour le meurtre d'Ératosthène, et il sera impossible de ne pas lui appliquer ces éloges. Cette narration est un chef-d'œuvre d'esprit et de naturel; c'est un véritable drame dont l'exposition, les scènes, le dénoûment se suivent et s'enchaînent dans une composition savante et variée.

Euphilétus, qui vient se défendre devant le tribunal, a surpris et tué l'amant de sa femme. Le dénoûment est terrible et demandait, dans l'intérêt de la cause, à être habilement préparé. Les tableaux qui précèdent en sont, en effet, une habile préparation, en même temps qu'une piquante peinture des mœurs athéniennes.

Euphilétus avait passé heureusement les commen-

cements de son mariage, plein de confiance dans sa femme, surtout depuis qu'elle lui avait donné un enfant; mais aux funérailles de sa mère, sa femme fut aperçue par Ératosthène, qui trouva moyen, en corrompant un esclave, d'entrer en relation avec elle. Ici commence l'action; pour la comprendre, il faut que nous en connaissions la scène :

« J'ai, dit Euphilétus, une petite maison divisée en » deux parties semblables : l'une en haut, réservée » aux femmes; l'autre en bas, habitée par les hommes. » Lorsque notre garçon fut né, sa mère se mit à le » nourrir; alors, craignant qu'en descendant sou- » vent l'escalier pour baigner son enfant elle ne » courût quelque danger, je m'établis moi-même à » l'étage supérieur, et installai les femmes en bas. » Ainsi je m'habituai à la voir aller coucher en bas » auprès de son fils, afin de lui donner le sein et de » l'empêcher de crier. Les choses se passaient ainsi » depuis longtemps, et j'étais dans la plus profonde » sécurité; dans ma simplicité, je croyais avoir la » femme la plus vertueuse d'Athènes. »

Mais un jour Euphilétus arrive à l'improviste de la campagne pendant qu'Ératosthène est chez lui. Alors commence une scène d'intérieur digne du Décaméron. Euphilétus dîne tranquillement. Après le dîner, il entend crier l'enfant, que la nourrice tourmentait exprès afin d'attirer la mère en bas auprès de son amant. Laissons le mari raconter lui-même :

« Je dis à ma femme de descendre et de donner le

» sein à son fils pour arrêter ses pleurs. D'abord elle » ne veut pas : elle avait du plaisir à me voir après » une longue absence. Je me fâche, et je lui répète le » même ordre : « Sans doute, me dit-elle, tu veux » attirer ici la petite esclave ; déjà, un jour que tu étais » ivre, tu as été bien pressant auprès d'elle. » Je me » mets à rire : elle se lève, sort, ferme la porte, comme » par plaisanterie, et emporte la clef. Moi, sans pen- » ser à rien et sans rien soupçonner, je m'endors avec » le plaisir d'un homme qui vient de la campagne. » Le lendemain matin elle revint et m'ouvrit. Je lui » demandai ce que c'était qu'un bruit de portes que » j'avais entendu pendant la nuit ; elle me répondit » que la lampe qui était placée près de l'enfant s'é- » tait éteinte, et qu'on avait été la rallumer chez les » voisins. Je n'en dis pas davantage, et crus qu'il en » était ainsi. Il me sembla, juges, qu'elle avait du » fard, quoiqu'il n'y eût pas encore trente jours révo- » lus depuis la mort de son frère. Pourtant, sans faire » aucune observation, je sortis tranquillement de la » maison. »

A ce récit, dans lequel Euphilétus fait ainsi les honneurs de sa confiante bonhomie, il est curieux d'opposer celui où il raconte sa vengeance. La jalousie d'une autre maîtresse d'Ératosthène a tout découvert. Une vieille, comme dans les romans modernes, est venue trouver Euphilétus. Ses paroles ont éveillé la défiance, jusque-là si bien endormie, du mari trompé ; il se rappelle des circonstances auxquelles il

n'avait pas autrefois attaché de valeur : la scène qui un jour a suivi son retour de la campagne, les bruits de porte qu'il a entendus la nuit, le fard qu'il a remarqué sur la figure de sa femme. Ses soupçons ont été confirmés par les révélations d'une esclave, confidente des deux amants. Il a pris ses mesures pour surprendre Ératosthène en flagrant délit et pour se venger. Lui et les amis qu'il a été chercher en toute hâte, se précipitent avec des torches dans la chambre de sa femme, où ils le trouvent :

« Je le frappe, dit-il, et le renverse ; je lui ramène » les deux mains derrière le dos ; je les lui attache et » lui demande pourquoi il vient ainsi m'outrager dans » ma maison. Lui, avouant son crime, me priait et » me suppliait de ne pas le tuer, de consentir à ac- » cepter une somme d'argent. Je lui répondis : Ce » n'est pas moi qui te tue, c'est la loi de notre pays, » que tu as violée et moins estimée que tes plaisirs, » toi qui as aimé mieux commettre un pareil crime » envers ma femme et envers mes enfants que d'obéir » aux lois et de mener une vie honnête. C'est ainsi, » juges, que cet homme a subi le sort que les lois in- » fligent à ceux qui agissent comme lui. »

Il serait aisé de citer d'autres passages qui feraient de même ressortir à quel degré de vraisemblance Lysias atteint dans ses narrations, grâce à cet ensemble de qualités que les Grecs désignaient par deux mots difficiles à traduire avec précision, ἠθοποιΐα et ἐνάργεια, c'est-à dire grâce au talent de peindre les

mœurs et les caractères, et de mettre les faits sous les yeux. On voit la scène de ses récits, ses personnages agissent et parlent ; c'est déjà presque le théâtre, ou plutôt c'est la vie elle-même, parce qu'il y a quelque chose de moins factice et de moins arrangé que sur le théâtre.

En effet, le dramatique des narrations de Lysias ne paraît pas cherché. L'ordre qu'il adopte est tout simplement l'ordre chronologique. Voyez par exemple les séries de narrations qui remplissent la première moitié des plaidoyers contre le tyran Ératosthène et contre Agoratus : ce sont des successions d'événements présentés depuis leur principe, l'un après l'autre, avec tact et sans longueur, mais sans aucune combinaison artificielle. Cette méthode paraît moins savante : peut-être n'a-t-elle pas moins de puissance. Si le juge n'est pas immédiatement frappé par un grand effet produit par une habile concentration des moyens de la cause, d'un autre côté, n'étant prévenu par aucun appareil, il ne se met pas en garde contre cet enchaînement insensible d'effets de détail dans lesquels consiste l'art de l'orateur. Il se laisse conduire par le cours naturel des choses, sans songer à Lysias qui se cache discrètement derrière le tableau fidèle de la réalité.

On conçoit quel est le genre de pathétique que recherchent et que comportent des narrations composées dans cet esprit : c'est un pathétiqne indirect qui gagnera les juges, pour ainsi dire à leur insu ; les faits

parleront seuls, sans que le plaideur exprime, en son propre nom, les passions qui l'inspirent, sans qu'il en vienne jamais au « voyez nos larmes, » si banal chez les avocats romains et chez leurs imitateurs modernes. C'est ainsi que l'émotion sortira d'elle-même du récit du jugement d'Agoratus et de sa dernière entrevue avec sa femme dans sa prison :

« S'ils (Agoratus et ses compagnons d'infortune) » avaient été jugés dans le tribunal, ils auraient été » facilement sauvés ; car déjà vous saviez tous quel » était le malheur de la ville ; mais vous ne pouviez » plus y apporter aucun remède. C'est devant le con- » seil présidé par les Trente que les accusés sont » amenés. Le jugement fut tel que vous le connaissez » vous-mêmes. Les Trente étaient assis sur les siéges » où sont assis maintenant les Prytanes, deux tables » étaient placées devant les Trente, et les votes de- » vaient être déposés, non pas dans les urnes, mais à » la vue de tout le monde, sur ces tables : les votes » de condamnation sur la première, ceux d'acquitte- » ment sur la seconde. Comment était-il possible qu'un » seul d'entre eux fût sauvé? Bref, ceux qui furent » ainsi appelés devant les Trente pour subir le juge- » ment du conseil furent tous condamnés, tous en- » tendirent la sentence de mort, excepté cet Agoratus » qui est sous vos yeux : quant à lui, on le renvoya » avec le titre de bienfaiteur du peuple. Afin que vous » sachiez combien de citoyens il a fait ainsi périr, je » veux vous faire lire leurs noms (suivent les noms).

» Lors donc, juges, que la mort a été prononcée
» contre ces hommes et qu'ils voient leur perte inévi-
» table, ils font venir dans la prison, celui-ci sa sœur,
» celui-là sa mère, un autre sa femme, chacun en un
» mot celle qui lui tenait de plus près par les liens de
» la famille, afin de les embrasser une dernière fois
» avant de quitter la vie. Dionysidore veut ainsi voir
» dans la prison sa femme qui est ma sœur. Celle-ci,
» instruite de ce désir, arrive couverte de vêtements
» noirs, ainsi que le demandait la triste situation de
» son mari. Alors en présence de ma sœur Dionyso-
» dore exprima ses volontés suprêmes; il dit qu'Ago-
» ratus était l'auteur de sa mort, et me recommanda
» ainsi qu'à son frère Dionysius ici présent, et à tous
» ses amis, de le venger d'Agoratus; il recommanda
» aussi à sa femme, qu'il croyait avoir rendue enceinte,
» de dire à son enfant, si c'était un fils, que son père
» avait été tué par Agoratus, et de lui ordonner de
» venger sur cet homme le meurtre de son père. Des
» témoins vont attester la vérité de mes paroles. »

Lysias arrive à l'émotion, non-seulement par l'effet général de tout un tableau, mais quelquefois aussi par l'impression inattendue d'un détail matériel. Ainsi quand la maison de son frère Polémarque est pillée, il nous montre Mélobius, un des ministres des Trente, arrachant des boucles d'or aux oreilles de la femme de Polémarque; quand son frère lui-même a bu la ciguë, il nous montre les misérables funérailles de cet homme qui la veille était un des plus riches de la

ville : un lit de louage, un drap mortuaire, un oreiller empruntés. S'indignera-t-on contre la froideur de ce frère qui, venant accomplir cette vengeance de famille, substitue de pareils détails aux éclats de sa propre douleur ? Ce serait à tort, car la nature humaine le justifie au moins en partie. Il arrive souvent en effet qu'un trait rapide de ce genre agit plus vivement sur notre imagination qu'un mouvement oratoire, ou que, dans une grande infortune, un de ces petits contrastes, que la réalité familière nous présente d'elle-même, nous touche d'une manière plus irrésistible.

Il y a de plus dans ce procédé quelque chose qui est conforme aux habitudes grecques : les Grecs, dans les sujets les plus élevés, partent souvent de la réalité familière pour atteindre aux plus sublimes expressions de la passion. Les tragiques offriraient plus d'un exemple de ce fait qui est un des secrets de leur puissance dramatique : il en résulte qu'ils paraissent vrais dans les plus grandes hardiesses de la poésie et du sentiment.

Seulement, chez Lysias, après la peinture matérielle de la réalité, la passion n'éclate pas : il laisse aux faits, tels qu'il les a fait connaître, le soin d'éveiller dans l'âme des auditeurs la douleur ou l'indignation. Si, ce qui arrive surtout dans les conclusions, le client de Lysias exprime lui-même un sentiment, ce n'est pas sous une forme personnelle ; c'est au contraire sous une forme assez générale pour qu'elle

convienne à chacun de ceux qui sont présents et ne semble que l'interprétation des pensées qu'il a su faire naître en eux. C'est ainsi qu'il réclame au nom de tous les bons citoyens contre la vénalité et contre l'indulgence qu'elle obtient à Athènes :

« Et cependant le devoir de ceux qui conduisent
» avec dévouement les affaires du peuple, c'est, non
» pas de vous prendre votre bien au milieu des diffi-
» cultés où vous êtes engagés, mais de vous donner
» le leur. Mais nous en sommes venus à ce point que
» ceux qui naguère pendant la paix ne pouvaient
» pas même se nourrir eux-mêmes, contribuent
» maintenant aux dépenses publiques, remplissent
» des chorégies et habitent de magnifiques maisons.
» Il vous est arrivé de témoigner votre malveillance
» à d'autres citoyens qui devaient à leur patrimoine
» la faculté de faire ces dépenses : aujourd'hui, tant
» les dispositions du peuple sont changées, les vols
» de ceux-ci n'excitent plus votre indignation, mais
» ce que vous recevez d'eux leur gagne votre recon-
» naissance, comme s'ils vous donnaient un salaire
» sur leur fortune, au lieu de vous voler la vôtre
» comme ils le font. Mais voici la chose la plus
» étrange de toutes : tandis que dans les affaires des
» particuliers ce sont les victimes qui pleurent et
» obtiennent de la compassion, dans les affaires de
» l'État la compassion est pour les coupables, et c'est

» vous, leurs victimes, qui la leur accordez[1]. »

Ce passage, qui est tiré d'une conclusion de discours, peut contribuer à caractériser d'une manière générale le talent de Lysias. Nous avons vu que les narrations nous le montrent encore plus sobre dans l'expression des sentiments. Il est donc évident que son but est d'intéresser l'auditeur aux situations : ce n'est plus pour lui un appréciateur de sang-froid qui, restant en dehors de la cause, juge les efforts d'un avocat; c'est un témoin partial, qui, en présence des faits eux-mêmes, et tout au plus aidé par d'habiles indications, se trouble et s'émeut pour son propre compte. Le succès d'un pareil système est l'idéal de la vraisemblance.

Les exordes et surtout les narrations de Lysias font connaître ses principaux moyens de persuasion et donnent le secret du succès presque constant de ses plaidoyers. Quand il arrive à l'argumentation, elle est plus que préparée : à vrai dire, elle a commencé avec ses premières paroles. Que lui reste-t-il à faire pour compléter la conviction? A produire les témoins, à citer des lois, à détacher et à marquer plus fortement des conséquences qu'il a déjà habilement indiquées. Ce sera chez lui le principal de l'argumentation proprement dite. Il lui arrivera bien d'ajouter quelques arguments nouveaux; il faudra aussi qu'il réfute ou qu'il prévienne les principales

[1] Discours contre Épicrate, §§ 10 et suiv.

raisons de l'adversaire : mais il ne le fera pas longuement, et en somme ses argumentations ne seront que secondaires par la place qu'elles tiendront dans l'ensemble des plaidoyers, comme par l'effet qu'elles produiront en elles-mêmes.

Il y a pourtant à admirer dans les argumentations de Lysias; elles peuvent servir de modèles à plus d'un titre; mais ce qu'il nous importe seulement ici d'observer, c'est combien, malgré la différence d'objet, leur caractère général est d'accord avec celui de ses narrations. Un raisonnement diffère nécessairement beaucoup d'une scène où d'un tableau. Cependant nous retrouvons ici une nouvelle application de ce principe qui veut que l'art ne paraisse pas.

L'argumentation de Lysias n'est pas cet édifice savant, aux combinaisons variées et aux proportions imposantes que saura plus tard élever l'industrie des rhéteurs. Il n'y a ni ampleur dans le développement des preuves, ni effort pour les grouper habilement, ni progression dans leur enchaînement, ni puissance entraînante dans leur succession : ce n'est point un corps qui s'échauffe et s'anime à mesure qu'il acquiert de nouvelles forces. Aussi peut-être aura-t-on raison, au point de vue de l'art, de reprocher un jour à Lysias ce défaut de composition[1]. Mais ce que tout le monde louera dans son argumentation, ce sont les mérites de détail de chacun de ces morceaux détachés dont

[1] Denys, *Lys.*, VIII. *Isée*, III. Cécilius dans Photius.

elle se compose ; c'est la clarté, la netteté, l'agilité de la forme, la manière ingénieuse dont il présente chaque preuve en particulier, l'art avec lequel il sait la réduire en dilemme et en général prendre la voie la plus courte pour arriver à l'évidence ; ce sont des oppositions heureuses d'où jaillit la vérité ; c'est un tissu serré que le raisonnement ne peut rompre.

Rappelons-nous que nous avons eu à faire des observations analogues sur les effets de détail, sur les séries de petites scènes et de petits tableaux que présentent souvent les narrations de Lysias, et demandons-nous si cette absence visible de tactique et ce laisser-aller dans l'ordonnance générale de l'argumentation n'étaient pas une bonne condition, peut-être même un calcul, pour produire plus sûrement la conviction. Éviter l'apparence de tout effort pour surprendre la bonne foi des juges, et se borner à leur montrer sans artifice, et l'une après l'autre, les conséquences évidentes de faits évidents, n'est-ce pas les gagner par l'attrait même de la simplicité et par cette sorte de confiance honnête que doit donner la conscience du droit ?

Cette réflexion naît d'elle-même, quand on voit chez Lysias les arguments se succéder avec les mêmes transitions, si simples et si négligées, qu'évidemment il lui eût été facile de les varier davantage. Il est certain qu'il ne fut nullement effrayé par la monotonie de ces répétitions, et qu'il aima mieux réserver son habileté pour la mise en œuvre de chaque raisonne-

ment en particulier. Peut-être aussi les Athéniens étaient-ils moins sensibles que nous à la monotonie; car il semble que certaines formules oratoires, dont le mérite avait été de bonne heure reconnu, aient eu le don de les charmer, sans que cette impression s'usât par l'habitude. Il y avait sans doute en elles quelque chose qui satisfaisait leur esprit et leur faisait accepter volontiers une idée qui réussissait à entrer dans ces moules aimés, à peu près comme l'oreille se repose avec plaisir sur certaines modulations. Toujours est-il que cette négligence apparente de Lysias est loin d'être en contradiction avec le caractère général de son talent. Par là, comme par leurs principales qualités de détail, ses argumentations, que je n'ai prétendu examiner qu'à ce point de vue, se rattachent au même principe que ses narrations et ses exordes : elles atteignent de même la vraisemblance par le naturel.

§ II.

Du style de Lysias.

Cet air de vérité qui fait dans la narration, dans l'exorde, dans l'exposition des preuves, le caractère du talent de Lysias, nous a indiqué d'avance le caractère de son style. Traduction fidèle de la pensée, la forme se distingue chez lui comme la pensée elle-même par une sorte de franchise qui inspire la confiance. Le naturel suppose que l'expression est simple; la vraisemblance, qu'elle est juste et mesurée. Lysias posait lui-même en principe l'harmonie nécessaire du style et de l'idée : « Le style, disait-il, n'a » pas la puissance de rendre l'idée grande ou petite : » c'est l'idée elle-même qui est grande quand elle » contient beaucoup, petite quand elle contient » peu [1]. » Il fit plus que de donner ce précepte si opposé à celui des sophistes; il le montra appliqué dans ses écrits. Ce fut pour lui une grande gloire.

En effet, quand on songe à l'immense travail de la rhétorique contemporaine, quand on pense au

[1] Ἡ γὰρ γλῶττα, κατὰ Λυσίαν, νοῦν οὔτε πολὺν, οὔτε μικρὸν ἔχει· ὁ δὲ νοῦς, ᾧ μὲν πολύ, πολύς, ᾧ δὲ μικρόν, μικρός. (Grég. Corinth., cité par Reiske.)

talent de tant d'hommes qui réunis à Athènes se partagèrent l'enthousiasme public, et qu'on voit que cet enthousiasme n'eut qu'un temps, que les théories de ces hommes tombèrent en discrédit, que leurs orgueilleux efforts aboutirent surtout à la fausseté et à l'exagération, quel mérite ne doit-on pas reconnaître à celui qui, sitôt après eux, lorsque les dernières acclamations de leur triomphe retentissent encore, entre dans la véritable voie et réalise dans son style ces difficiles conditions de la proportion et de la vérité ?

Si Lysias ne fut pas un novateur, s'il fut soutenu par le fond du génie athénien et par les traditions de la pratique qui venaient de lui être imposées, on doit lui compter comme un titre presque égal d'avoir le premier touché si juste le but; c'est ce qui l'a élevé au-dessus de ses prédécesseurs immédiats et de ses contemporains, au delà desquels l'histoire ne remonte pas.

Avant lui ou en même temps que lui, des orateurs illustres avaient écrit ou écrivaient des discours. Je ne parle pas de Thucydide, dont les belles harangues ne sont qu'à moitié des monuments oratoires, puisqu'elles n'ont pas été et n'auraient jamais pu être prononcées. Mais pour ne citer que des hommes pratiques, Antiphon et Andocide, les deux premiers noms de la décade des orateurs athéniens, avaient composé des plaidoyers, soit pour les autres, soit pour eux-mêmes dans des affaires capitales. On connaît l'admiration

de Thucydide[1] pour le discours qui ne put sauver le premier; nous avons l'intéressante défense à laquelle le second dut son salut, une deuxième fois menacé. Platon [2] vante la puissance pathétique de Thrasymaque de Chalcédoine, Denys d'Halicarnasse [3] la force et l'élégance de son style. Sans pousser plus loin l'énumération, comment se fait-il que ces hommes, qui à certains égards semblent avoir été supérieurs à Lysias, n'aient point été ses rivaux en gloire? Ce résultat doit être attribué sans doute au juste sentiment de la forme qu'il eut en partage et au merveilleux accord qu'il sut établir entre elle et la pensée. Auprès de lui Antiphon parut inculte et antique, Andocide verbeux; Thrasymaque lui fut inférieur en netteté et en délicatesse. Aussi est-il à peine question d'eux chez Cicéron, Denys d'Halicarnasse et Quintilien, tandis que le nom de Lysias est le premier dont s'occupe sérieusement leur critique. Lysias, en effet, par les qualités de son style, est le véritable précurseur de Démosthène : c'est un honneur que personne ne put lui disputer.

En reconnaissant ce fait, on est encore porté à se demander comment il s'explique chez un élève des sophistes, comment la vérité put se développer à l'école de l'erreur et un changement complet s'opérer

[1] VIII, 68.
[2] *Phèdre.*
[3] *Lysias. Isée*, XX. *De la puissance de Démosth.*, III.

dans les habitudes d'exécution, qui sont peut-être encore plus tenaces que les habitudes d'esprit. La difficulté est plus apparente que réelle. La question ne peut plus se poser ainsi. Lysias n'eut pas à transformer véritablement sa manière d'écrire : il ne fit qu'en corriger les défauts. La déclamation sur l'amour, qui, dans l'un et l'autre cas, soit qu'on l'accepte pour une œuvre originale, soit qu'on y voie une ingénieuse imitation, nous fait le mieux connaître son talent comme sophiste, présente déjà beaucoup des qualités qu'eut plus tard son style.

Il y eut en lui des dispositions naturelles qui persistèrent sous les influences dangereuses de la Sicile. De plus, il était Athénien ; c'est à Athènes qu'il avait passé toute son enfance et commencé sa jeunesse. L'impression de cette première éducation fut assez forte pour l'accompagner dans sa nouvelle patrie, et plus tard même, après son retour à Athènes, pour le prémunir contre le contact de la foule des rhéteurs étrangers. Aussitôt il se distingua au milieu d'eux par le tact et la délicatesse de son esprit et par son juste sentiment de l'expression.

En outre, parmi les sophistes, il faut distinguer deux écoles : l'école poétique et théâtrale, représentée par Gorgias, qui, au milieu des applaudissements de toute la Grèce, transportait le dithyrambe dans la prose, et l'école pratique, qui, née au milieu des troubles de Syracuse, chercha moins à briller qu'à persuader. Celle-ci dut viser davantage à la rigueur

dans l'argumentation et à la précision dans le style : ce fut celle qui contribua à former Lysias.

Il faut aussi penser que ce grand mouvement des sophistes, malgré ses excès et ses erreurs, fut loin d'être stérile pour la littérature grecque. Ils rendirent en particulier de grands services à la langue de la prose. La plupart d'entre eux firent des études sur les éléments et les ressources du langage, sur les tours, sur les mots eux-mêmes dont ils cherchaient à fixer l'étymologie, la déclinaison, le sens. Ainsi la grammaire était fort en honneur et tenait une grande place dans la science de ces génies ambitieux qui se flattaient de tout connaître. Elle excitait le même enthousiasme que la poésie; elle était enseignée, peut-être en vers, par des poëtes dithyrambiques comme Licymnius de Paros. La langue était comme un bon instrument qu'on apprenait à faire résonner, et la hardiesse en même temps que l'incertitude de ces essais suffisaient pour attacher la curiosité et pour charmer les oreilles. On voit aisément combien ce travail préparatoire fut utile à ceux qui surent les premiers, comme Lysias, donner au langage ses applications légitimes.

On a reproché [1] avec raison à Lysias d'avoir conservé de l'éducation des sophistes plus d'un défaut : quelque chose de trop ingénieux dans les idées, et dans la forme, l'abus des oppositions et des anti-

[1] Théophraste, dans Denys d'Halicarnasse, *Lys.*, XIV.

thèses. Ces reproches sont loin de lui être constamment applicables. De plus, remarquons l'affinité du second de ces deux défauts avec une qualité toute grecque et tout athénienne. C'est au moyen des oppositions que la phrase grecque arrive à ce degré de clarté si nécessaire à l'orateur, et qu'elle peut se prêter avec tant de souplesse à reproduire les nuances les plus fines de la pensée. « Les distinctions et les oppositions sont les instruments de précision de l'esprit[1] : » la langue de Lysias, si juste et si exacte, devait en user beaucoup.

Quelle que soit la portée de ces diverses considérations, l'idée qui les a fait naître est incontestable : le talent de Lysias comme écrivain a pour principes la vérité et la proportion. Toutes les qualités de son style en sont les conséquences ou les accessoires.

Ainsi, on y louait nécessairement la propriété de l'expression et la pureté du langage. Denys d'Halicarnasse[2] appelle Lysias le *canon* de l'atticisme. Cet éloge a une grande valeur. C'est ce qui prouve le mieux que, malgré son long séjour en Sicile, il était de son pays. On sait avec quel soin jaloux les Athéniens protégeaient la langue nationale contre toute invasion étrangère ; on sait qu'en retour elle seule leur suffit pour défier les rivalités du reste de

[1] Cette phrase appartient à la remarquable introduction de M. Havet aux *Pensées* de Pascal.

[2] *Lys.*, II.

la Grèce et pour conserver une dernière supériorité, même après que l'éloquence, selon la belle expression de Cicéron [1], quittant le port du Pirée, eut fait voile vers les îles et vers les rivages de l'Asie.

A ces deux premières qualités, Lysias en dut en partie deux autres, dont l'alliance est assez rare, la clarté et la concision. Pour la clarté (σαφήνεια, ἑρμήνεια), mérite indispensable, surtout à l'orateur dont l'auditoire n'a pas le temps de chercher la pensée, Denys d'Halicarnasse va jusqu'à préférer Lysias à Démosthène. La concision avait chez lui un caractère qu'exprime bien une phrase grecque dont l'équivalent est difficile à trouver en français : ἡ συστρέφουσα τὰ νοήματα καὶ στρογγύλως ἐκφέρουσα λέξις [2]. Son style n'était point formé de traits brefs et détachés, mais condensait, pour ainsi dire, les pensées de manière à en former un ensemble compacte (τὸ εὐπαγὲς τῶν λόγων [3]). De là résultaient de la fermeté et de l'énergie sans dureté. Thrasymaque, d'après l'autorité de Théophraste, l'avait précédé, sinon égalé, dans cet art difficile. Démosthène le surpassa, mais peut-être en trahissant davantage l'effort et la peine (περιέργως καὶ πικρῶς).

En effet, le naturel et la simplicité sont les caractères constants du talent de Lysias; ils se mêlent à toutes ses qualités et font son originalité dans cha-

[1] *Brutus*. XIII.

[2] Denys d'Halic., *Lys.*, VI.

[3] Photius.

cune. Non-seulement il évite l'emphase, mais il pousse la haine de la recherche jusqu'à éviter les figures : le mot propre, qui ne lui manque jamais, lui suffit pour rendre toutes ses idées [1]. Nous sommes bien loin des périphrases ambitieuses et des hardiesses poétiques qu'Aristote [2] releva chez Alcidamas d'Élée. Aussi Lysias, quoique le ton s'élève quelquefois chez lui avec le sujet, est-il pris, dans les distinctions des rhétoriques, pour modèle du genre simple. Le naturel, qui s'allie si bien à cette simplicité, atteint la perfection : on croit entendre le langage spontané d'un homme qui tient du ciel le don précieux de bien exprimer ses pensées, tant la phrase marche avec aisance et tant elle dissimule l'art de sa composition !

Aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait dit que Lysias ne s'était nullement préoccupé de l'harmonie. Il eût été plus juste de dire, comme le fait observer Quintilien [3], que son style, ne voulant pas paraître apprêté, n'avait que cette harmonie naturelle, qui est celle de toute phrase bien construite, et dont la conversation elle-même n'est pas dépourvue. Avant qu'Isocrate [4], en découvrant les véritables conditions de l'harmonie des périodes, mérità̂t de passer pour l'inventeur du nombre oratoire, les rhéteurs, en par-

[1] Denys, *Lys.*, III.
[2] *Rhétorique*, III, 3.
[3] *Institut. orat.*, IX, IV, 16-18.
[4] Cicéron, *De orat.*, XLIV ; *Brut.*, VIII ; *Orat.*, XIII.

ticulier Thrasymaque et Gorgias, avaient enseigné une sorte d'harmonie minutieuse et affectée, résultant [1] d'oppositions symétriques, soit dans la construction, soit dans le son des phrases. Lysias, dans le style de ses plaidoyers, ne tarda pas à se délivrer des habitudes de ce genre qu'il pouvait avoir contractées. Ce fut incontestablement un mérite : lui reprochera-t-on de ne pas avoir trouvé l'harmonie, souvent légitime, mais toujours savante, de la période d'Isocrate? Ce serait lui demander l'impossible : une telle condition était incompatible avec cette simplicité et ce naturel qui excitaient tant d'admiration.

D'un autre côté, sa phrase n'est pas non plus celle de ces imitateurs infidèles qui, à l'exemple d'Hégésias de Magnésie [2], aux cadences monotones et aux modulations sonores des grandes périodes asiatiques, opposaient un composé puéril d'incises hachées et sautillantes. Lysias, le maître prétendu de ces orateurs, ne leur avait pas donné de pareils modèles. S'il ne vise pas à l'ampleur de la forme, cependant sa phrase prend, quand il le faut, une certaine étendue; elle s'avance alors, sans que rien semble en gêner la marche, amenant successivement et sans inversions forcées l'expression facile de chacune des idées qu'elle contient.

Il n'y a point de style sans une sorte de parure.

[1] Cicéron, *Orat.*, XII, XIII, XLIX.

[2] Cicéron, *Brut.*, LXXXIII; *Orat.*, LXVII; *Ép. à Attic.*, XII, 6.

Quelle sera donc la parure qui pourra s'accorder avec cette simplicité de Lysias, ennemie de toût ornement? Ce sera une élégance qui résultera naturellement de la netteté et de la proportion; ce sera plus encore : une œuvre d'art, quelle que soit la correction du dessin, ne mérite véritablement ce nom que si elle possède ce charme qui, dans la nature qu'elle imite, est le divin caractère de la beauté. Ce charme, qui se sent plus qu'il ne se définit, fut le singulier privilége d'un homme qui semblait si complétement affranchi du désir de plaire. Son style a une grâce particulière que tout le monde reconnut en lui et dont personne ne put lui ravir le secret. C'est, au jugement de Denys d'Halicarnasse [1], le caractère distinctif de Lysias, celui sur lequel on doit se guider quand on hésite sur l'authenticité d'un de ses discours : épreuve qui serait aujourd'hui bien délicate pour notre goût. Cependant nous sommes jusqu'à un certain point capables de sentir cette grâce inimitable, surtout étant soutenus par les témoignages unanimes de l'antiquité [2]. Peut-être même réussirons-nous jusqu'à un certain point à nous en figurer la nature, en songeant à l'effet de ces voiles légers et transparents dont sont quelquefois revêtues les statues grecques :

[1] *Lys.*, XI; *Démosth.*, XIII.

[2] Cicéron, *Orat.*, IX. — Denys d'Halicarnasse, dans de nombreux passages. — Quintilien, IX, IV, 17. — Plutarque, *De Garrul.*, 5. « Examine la grâce persuasive de Lysias : oui, lui aussi » a eu les faveurs des Muses à la belle chevelure. »

rien n'est plus élégant et plus doux à l'œil que les indications discrètes de leurs plis simples qui suivent les mouvements gracieux de formes parfaitement proportionnées; et leur charme a quelque chose de plus sensible et de plus pénétrant que la majesté des riches draperies auxquelles fait penser le développement des périodes d'Isocrate et de Cicéron. De même le style de Lysias est un tissu fin qui reproduit naturellement toutes les inflexions de sa pensée sans rien dérober de leur souplesse. Que faudrait-il de plus pour que notre admiration fût complète? Peut-être des formes plus idéales et une vie plus généreuse dans le corps qui respire sous ce vêtement diaphane.

CHAPITRE II.

DE L'ATTICISME DE LYSIAS.

Beaucoup de simplicité et de naturel, un degré remarquable de précision et de clarté, une gracieuse élégance : tels sont en résumé les traits principaux du talent de Lysias. Comment ces qualités ont-elles suffi pour faire de lui l'écrivain attique par excellence, pour établir une sorte de parenté entre lui et des hommes comme Sophocle, Platon, Phidias, dont la gloire a justement éclipsé la sienne, et pour lui mériter une place à côté d'eux comme représentant du génie athénien?

C'est qu'en effet il n'y a rien de plus athénien que le goût, la finesse et la netteté d'esprit. Le peuple d'Athènes, formé par l'habitude du commerce et des affaires, actif et intelligent, s'exprimant bien lui-

même, saisissait d'instinct avec une égale délicatesse la justesse d'une expression et la vérité d'un sentiment; en même temps l'aisance et le naturel étaient auprès de lui les conditions suprêmes de succès : il condamnait par un sourire impitoyable les efforts maladroits et le fracas d'une ambition impuissante. Pour lui appliquer une expression toute française, il n'aimait pas les phrases. Jamais il ne put être séduit par la pompe du genre asiatique, née, selon Quintilien [1], de l'ignorance du mot propre. Ces effets outrés, ces couleurs mal nuancées et fatigantes par leur éclat monotone, ces périphrases sonores et ces périodes chargées répugnaient à la délicatesse et à la vivacité de son esprit. Si un instant son goût se laissa égarer par les sophistes, ce qui l'éblouit, ce fut surtout l'agilité de leur dialectique et leur science des mots : il prit plaisir à regarder ce jeu subtil des idées, ces surprises du raisonnement, et la souplesse d'une langue qui suivait sans effort ces rapides évolutions.

Il est curieux de voir comment les Athéniens ont pu concilier la haine des phrases et l'amour du beau langage, allier l'esprit pratique à l'esprit poétique, c'est-à-dire au culte des arts et des muses (τῇ Μουσικῇ). L'imagination chez eux était précise par sa puissance même. Ce n'était pas un transport violent, ce n'était pas cette lutte ardente de l'âme déchue et captive dont l'allégorie du Phèdre nous représente les élans

[1] *Institut. orat.*, XII, IX, 16.

douloureux et le délire sacré; c'était plutôt la possession calme et sûre d'un idéal atteint sans effort. Où est le charme de la divine éloquence de Platon, sinon dans l'aisance avec laquelle ses personnages parlent et agissent, nous laissent voir les détours de leur pensée, et, nous dévoilant d'eux-mêmes leur âme, s'abandonnent à leurs gracieux caprices et à leurs belles inspirations? Pourquoi la poésie de Sophocle est-elle si réellement athénienne? N'est-ce pas parce que les expressions ont une mesure et un tact exquis, une simplicité puissante, une élégance naturelle, parce qu'elles sont, pour ainsi dire, éclairées par une lumière limpide et pénétrante? De même, dans les chefs-d'œuvre de la statuaire et de l'architecture, le secret de tant d'effets merveilleux n'est autre que la sûreté du dessin, la simplicité des lignes et la grâce des contours. Comment Phidias exprime-t-il la puissance et la majesté du Dieu suprême? Est-ce par la violence du mouvement, par la saillie exagérée des muscles, par le luxe des draperies? Non; il atteindra cette expression divine par les admirables proportions du corps que n'altère aucune contraction, par la simplicité et le calme de l'attitude, par la sérénité du visage qui ne trahit aucun effort et qui semble refléter doucement le rayonnement facile d'une intelligence sans nuages. En voyant à côté du Jupiter de Phidias les formes robustes et les membres nerveux d'une statue d'Hercule, personne a-t-il jamais pu confondre le maître des dieux avec le mortel divinisé?

L'éloquence athénienne, si on se la représente à son plus haut degré de perfection, offre les mêmes caractères de précision, de beauté et de grandeur : c'est l'accord d'une pensée juste et belle avec une expression juste et belle. Les Athéniens jouissent alors avec bonheur de cette puissance d'une langue qui rend immédiatement, sans effort et sans détour, chacune des beautés, chacune des délicatesses de la pensée qu'elle traduit, tant les rapports des mots et des idées sont exacts, tant leur union est intime; si bien que l'harmonie des paroles fait saisir en même temps cette harmonie immatérielle des idées qui est la musique de l'âme.

Cet idéal sublime n'est point dans Lysias; ni la nature de ses œuvres ni celle de son esprit ne le comportaient. Mais, s'il fut donné quelquefois à ses successeurs de l'atteindre, ils en furent en partie redevables à celui dont ils ne purent surpasser l'élégante précision et la gracieuse simplicité. Ils durent marcher dans la voie qu'il avait le premier tracée d'une manière certaine, et la langue qu'il leur livra possédait déjà les qualités les plus essentielles au digne instrument de la grande éloquence. Il fallut seulement nourrir davantage cette élégance un peu maigre, et distribuer des nuances plus riches et plus éclatantes sur cette teinte douce et unie qui était répartie également partout. Denys d'Halicarnasse [1] compare les

[1] *Isée*, IV.

œuvres de Lysias à des peintures anciennes qui manquaient des ressources d'un art plus avancé et n'offraient encore ni la variété des couleurs, ni les effets d'ombre et de lumière, ni la science des tons et de la perspective, mais charmaient cependant par la correction irréprochable du dessin et l'inimitable pureté des contours. Ou bien aussi [1] elles lui rappellent le talent déjà fin et gracieux du sculpteur athénien Calamis que devait bientôt éclipser la souplesse plus savante et la majesté plus hardie de Phidias.

Lysias n'a donc point usurpé sa réputation d'atticisme; il est vraiment Athénien par ses qualités et par le sentiment général qui est répandu dans ses ouvrages. Sa manière un peu froide répugne à nos goûts? Sans trop insister sur le caractère calme des antiques chefs-d'œuvre des artistes athéniens, et sans exclure de l'éloquence athénienne la passion qui au contraire la fit vivre, on peut du moins par une observation prémunir la critique moderne contre les dédains faciles et irréfléchis. On a reproché de la froideur aux statues antiques des belles époques, parce qu'il n'y a point sur leurs figures une agitation forcée. Il faut prendre garde de céder à un motif analogue en jugeant l'éloquence attique; il faut se rappeler qu'en prodiguant les termes forts de même qu'en prodiguant les expressions violentes des traits du visage, on émousse son goût et sa sensibilité. Or

[1] *Isocr.*, III.

sommes-nous sûrs nous-mêmes de saisir facilement l'effet de la proportion si nécessaire à toute œuvre d'art, d'avoir conservé le sentiment de la mesure et de la juste répartition de la force, de bien comprendre le mérite harmonieux d'un ensemble où chaque détail n'est ni plus ni moins que ce qu'il doit être? Ne nous arrive-t-il pas souvent au contraire de composer des espèces de tableaux sans dégradation de couleur et de lumière, qui fatiguent et troublent la vue par des disparates et des effets heurtés? Déjà en plein XVIIe siècle, cette tendance à l'exagération trouvait un censeur dont la sévérité nous surprend, dans Pascal [1], le plus passionné et le plus énergique de nos grands écrivains. Cet illustre patronage est la défense la plus éloquente de Lysias.

Sans aucun doute, nous n'avons pas, au moins dans les questions de style, l'exquise délicatesse des Athéniens. Nous le sentons, et il arrive même que le sentiment de cette infériorité intellectuelle ou peut-être de la difficulté que nous éprouvons à faire, au milieu de mille influences et de mille préoccupations diverses, ce que les Grecs paraissent avoir fait sans effort, produit sur nous une impression singulière : nous nous en prenons au ciel et au sol de notre patrie, et nous prétendons demander à un climat plus heureux ce secret perdu de la perfection naturelle et facile.

[1] « Éteindre le flambeau de la sédition, » trop luxuriant. « L'inquiétude de son génie; » trop, de deux mots hardis. (XXV, 25, édit. Havet.)

Nous interrogeons ainsi le ciel, les montagnes, la mer d'Athènes, et nous voulons trouver une réponse dans la limpidité de l'air et dans la douce harmonie des lignes et des couleurs. N'y a-t-il là qu'une superstition puérile, ou bien faudrait il en effet reconnaître une sorte de fatalisme matériel qui expliquerait par la configuration de la terre les développements des arts, de même que la forme de la tête explique, aux yeux des phrénologistes, ceux de nos instincts et de nos facultés? Du moins est-il certain qu'il y a un si merveilleux accord entre la nature de l'Attique et le caractère des œuvres athéniennes, qu'elle semble les avoir inspirées et qu'elle en aide l'intelligence, en provoquant d'elle-même des rapprochements qui nous en rendent les qualités plus sensibles. Rien n'explique mieux l'éloquence attique que la lumière d'Athènes. Peut-être serait-on tenté de croire que ces nuances si fines et si délicates de la langue et du style y compensent et ont pour condition le défaut d'éclat. Peut-être ébloui par le luxe des figures, par le riche développement des périodes, par l'effet des amplifications pathétiques, serait-on disposé à dire des Romains qu'ils sont plus brillants. Ce serait une erreur. L'éclat de l'éloquence romaine est plus factice, et par cela même a quelque chose de plus sec et de plus dur qui trouble davantage. L'éclat de l'éloquence athénienne, c'est la lumière même du soleil d'Athènes aux heures si belles qu'éclairent ses premiers et ses derniers rayons : rien de plus resplendissant, mais rien de

plus doux. C'est un rayonnement puissant qui atteint et pénètre tout sans choc et sans résistance. Alors le soleil d'Athènes inonde les objets de lumière, mais en baigne mollement les contours, de même que les flots bleus de son golfe viennent doucement s'unir aux rivages dorés de Phalère. Alors tout est lumineux et transparent, tout jusqu'aux ombres des montagnes; mais aussi tout a sa juste valeur, les plans divers se dessinent nettement, toutes les formes sont précises et pures, chaque objet nous révèle tous ses détails et revêt la nuance qui lui est propre depuis la couleur la plus brillante jusqu'à la teinte la plus fugitive, et de tout cela résulte un ensemble proportionné, harmonieux et animé. Ce sont bien en effet, pour la nature comme pour les hommes, les heures de la vie plutôt que celles du milieu du jour: pendant celles-ci le soleil répand des vapeurs embrasées qui pèsent sur tous les objets et les confondent sous un ciel de plomb. Ne pourrait-on pas, si l'on voulait continuer la comparaison, y voir une image de l'éloquence asiatique, qui a été lourde et confuse pour avoir voulu être trop éclatante?

Cette richesse et cette puissance naturelle de la langue grecque, qui n'a jamais besoin de forcer l'expression ni de suppléer à son défaut, a fait dans l'éloquence la supériorité d'Athènes. Rome, sa rivale, l'a senti, et a reconnu par la bouche de Quintilien [1]

[1] XII, 37.

que, ne disposant pas des mêmes ressources, elle avait dû s'appuyer sur des principes différents. Quintilien remarque avec finesse que la langue grecque suffit pour soutenir les écrivains de second ordre : « ils voguent en sécurité au milieu des bas-fonds et » des écueils voisins du rivage; semblables à des » barques légères, ils trouvent partout des ports et » des abris. Les Latins, moins agiles, doivent cher- » cher la haute mer, de peur de s'engraver. » Mais la prudence, qui leur donne ce conseil, leur recommande aussi de ne pas s'aventurer trop loin. Ils sont donc entre deux dangers : la recherche d'une simplicité impossible et l'abus des moyens ambitieux. Il a fallu tout le génie de Cicéron, le disciple éclairé des Grecs et le brillant émule de Démosthène, pour éviter ce double écueil; il a compris quelles étaient les limites nécessaires de l'imitation athénienne et dans quelle mesure l'inspiration grecque devait céder aux habitudes différentes du génie romain.

La diversité des deux peuples et des deux langues, tel est le point de départ le plus naturel et le plus juste de ce parallèle, si souvent reproduit entre les deux grands représentants de l'éloquence antique, Démosthène et Cicéron. Assurément les noms des grands génies et de tant de charmants esprits qu'a produits la littérature latine, la défendent suffisamment contre le reproche de rudesse et de grossièreté; mais ils furent les fruits d'une civilisation tardive, et ce fut sous l'influence grecque qu'ils se développèrent.

Aussi, malgré l'éclat de cette civilisation et la délicatesse de la culture intellectuelle qu'elle suppose, les traces de la barbarie originelle ne purent jamais complétement disparaître. Qu'était-ce que l'*urbanité*, cet atticisme romain? C'était sans aucun doute le résultat de la politesse des esprits et des mœurs; mais cependant ce n'était pas la même chose que l'atticisme.

Une définition de l'urbanité devrait surtout s'autoriser des idées exprimées (VI, 3) par Quintilien, qui entend par là quelque chose de plus précis et de plus délicat que César dans les Dialogues sur l'orateur. Ce mot semble avoir eu primitivement un sens plus national, et avoir désigné une sorte de séve toute romaine que n'altérait aucun mélange étranger. Cicéron parle quelque part de l'urbanité de Névius et de Plaute.

L'urbanité était le contraire de la rusticité : c'était une certaine élégance toute particulière à la ville, qui résultait à la fois du choix des mots, de la pureté de la prononciation et du ton fin et naturel donné à l'expression de la pensée. Elle proscrivait les provincialismes, à plus forte raison les habitudes étangères et barbares. C'était un mélange d'esprit et de bon goût qui, dans la plaisanterie, n'allait jamais jusqu'au gros rire, et consistait plutôt dans ces traits qui flattent un esprit intelligent et cultivé par une surprise agréable, et le plus souvent par l'expression délicate et presque enjouée d'une pensée sérieuse. C'était en général cette

aisance particulière à la bonne société, cette qualité des gens bien élevés dont l'instruction est sans pédantisme et qui comprennent beaucoup à demi-mot. Ennemie de la gaucherie et de l'affectation, l'urbanité défiait tous les efforts de l'élégance provinciale, et se moquait de ces *reines de village* que Pascal nous décrit spirituellement [1].

La plupart de ces caractères sont bien ceux de l'atticisme; mais peut-être en représentent-ils surtout cette partie que l'on désignait spécialement par le nom de *sel attique*, et qui consistait moins encore dans une plaisanterie fine et spirituelle que dans une certaine grâce originale et piquante qui relevait l'expression, courte ou développée, de pensées de toute nature [2]. L'atticisme avait une signification plus générale: c'était la qualité dominante de la langue même d'Athènes; c'en était comme le parfum, comme la saveur particulière. Au lieu d'être, de même que l'urbanité romaine, le partage exclusif d'une classe de citoyens privilégiés dont une éducation spéciale et le contact d'une civilisation étrangère avaient fait l'élite de la société, l'atticisme était la propriété commune de

[1] *Pensées*, VII, 25, éd. Havet: « ...Qui s'imaginera une femme sur ce modèle-là, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra une jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaîtraient pas l'admireraient en cet équipage; et il y a bien des villages où on la prendrait pour la reine. »

[2] Cicér., *Orat.*, 26. — Quintil., VI, III, 18 et 19.

tous les Athéniens. Tous sentaient la valeur d'une expression juste et la grâce d'une bonne prononciation : « Aujourd'hui même, dit Cicéron [1], qu'Athènes » n'a plus gardé de l'éloquence que les souvenirs, le » premier venu et le moins instruit des Athéniens » l'emportera facilement, par la juste et douce har- » monie de son langage, sur les maîtres asiatiques » les plus brillants et les plus habiles. » On a mille fois répété l'anecdote de Théophraste et de la marchande d'herbes qui le reconnut pour étranger à son affectation d'atticisme [2]. Ainsi l'atticisme était un produit naturel du sol qui en fut prodigue pour tous ses enfants, avare pour tous les autres.

L'universalité de ce don précieux eut une conséquence importante : l'orateur, pour être éloquent, n'eut pas besoin de s'éloigner beaucoup des habitudes de l'homme du peuple; il parla toujours la même langue : il put donc toujours rester simple et naturel. En même temps la foule, moins grossière qu'à Rome, le comprenait et le jugeait au point de vue littéraire, et c'était là en grande partie un bienfait de la langue elle-même; car si les qualités naturelles des Athéniens avaient fait le mérite de leur langue, celle-ci exerçait à son tour une influence quotidienne sur chacun d'eux, et conservait à leur esprit une délicatesse particulière, en le familiarisant, par

[1] *Dialogues sur l'Orateur*, III, XI.

[2] Quintil., VIII, 1. — Cicér., *Brutus*, XLVI.

les mots du langage usuel, avec toutes les nuances des idées. Heureux peuple, qui se trouvait ainsi initié sans effort à l'intelligence des beautés intellectuelles! Et quelle ne fut pas, aux yeux des Athéniens, la valeur de l'homme qui leur présenta l'image la plus fidèle de leurs plus essentielles qualités!

Ainsi à Athènes et à Rome la différence de la langue et des mœurs ne permit pas à l'éloquence d'avoir le même caractère. Quoique dans les deux villes les institutions civiles et politiques fussent favorables à son développement, elle ne se trouva pas dans des conditions semblables et n'obéit pas aux mêmes inspirations. Que l'on songe seulement à la constitution différente de ces vastes tribunaux qui d'un côté se recrutaient indistinctement parmi tous les citoyens, de l'autre n'étaient accessibles qu'aux deux premiers ordres de l'État; ou bien que l'on se représente les tribunes de Rome et d'Athènes, toutes deux imposantes, toutes deux offrant à l'éloquence une scène grande et magnifique, mais où l'on reconnaît encore le génie particulier des deux peuples dans la nature des impressions que les lieux éveillaient chez l'orateur et dans l'assemblée. Des rostres et du forum, resserrés entre le mont Palatin et la glorieuse colline du Capitole, l'orateur ne voyait que des monuments, images de la piété ou de la grandeur des Romains, témoignages de leur culte pour la patrie et souvenirs de leurs triomphes : cette vue était féconde pour lui en grandes idées et en nobles sentiments, mais n'invitait

pas sa pensée à sortir du monde toujours factice des œuvres humaines. L'horizon du Pnyx était à la fois plus étendu et plus simple. Il présentait aussi aux Athéniens des monuments religieux et nationaux, comme le temple de Thésée, le véritable fondateur d'Athènes, comme l'acropole, sa citadelle et son sanctuaire; mais ces monuments se liaient admirablement à la nature qui se développait à l'entour, à la mer et aux montagnes sur lesquelles se reposaient les yeux. La vue du Pirée et des vaisseaux rappelait constamment à l'orateur la cause principale de la prospérité de son pays; mais ces vaisseaux voguaient sur le beau golfe d'Égine. C'est ainsi que le sentiment des beautés naturelles se mêlait de lui-même aux idées de puissance, de religion, de patrie. Pourquoi cette influence toujours présente n'aurait-elle pas jusqu'à un certain point modifié l'expression de ces idées et donné un caractère moins artificiel à la conception de l'éloquence dont le génie s'inspira au Pnyx bien plutôt que dans les tribunaux ?

Quelle que soit la valeur de ces observations, il est certain qu'au moment où l'éloquence romaine arriva à son plus haut degré de perfection, elle ne tendait pas à se rapprocher du genre athénien. Hortensius était asiatique. Il arriva alors que certains esprits honnêtes et délicats sentirent ce qu'il y avait de faux dans cette disposition. Ils voulurent produire un mouvement contraire et créèrent une école rivale. Mais ils

ne se bornèrent point à blâmer Hortensius ; ils attaquèrent Cicéron lui-même, sans prendre garde qu'ils attaquaient en même temps le génie de Rome et luttaient contre leur propre pays. Ils firent retentir aux oreilles de Cicéron le nom des attiques, surtout celui de Lysias ; et ces critiques, qui importunaient le grand orateur pendant sa vie, redoublèrent d'acharnement immédiatement après sa mort : insulte odieuse et aveugle, qui prouvait quel coup la chute de la République portait à l'éloquence qui déjà n'était plus sentie. Cicéron protesta contre l'injustice de ces attaques. Ne savait-il pas, lui aussi, ce que c'était que l'éloquence ? ne l'avait-il pas aussi étudiée chez les Grecs ? Mais, au lieu de Lysias, il avait pris pour modèle Démosthène ; et de plus il avait pratiqué l'éloquence sur le forum. Pouvait-il renoncer au souvenir de ses triomphes, et oublier ces grandes luttes qui n'avaient été si glorieuses pour lui que parce qu'il y avait mis toute son âme et tout son génie ? Il savait mieux que personne quelle passion, quel mouvement, quel éclat et quelle richesse il fallait déployer pour entraîner ces multitudes tumultueuses et flottantes. Que pouvait-il donc avoir de commun avec cet écrivain de plaidoyers civils, modèle des avocats des petites causes ? Il repoussa avec impatience ce parallèle impossible, et il eut raison. Il reconnaissait du reste les qualités de Lysias et en avait profité dans la mesure raisonnable pour former son propre talent ; s'il lui compara un jour Lélius et Caton, ce ne fut pas tout à fait de bonne foi, et lui-

même semblait[1] avouer sa complaisance pour sa patrie. Mais que serait venu faire Lysias au milieu des bruyantes assemblées de Rome? Qui aurait distingué les sons de cette voix harmonieuse mais grêle, destinée à des oreilles délicates et scrupuleuses? Lysias était un orateur judiciaire, fait pour des juges athéniens, et il fallait le laisser aux tribunaux d'Athènes.

Des deux principaux attiques romains, Brutus et Calvus, le premier passa pour mieux réussir dans ses traités philosophiques que dans ses discours; le second, que l'on opposa quelquefois à Cicéron, fut loin de soutenir sérieusement le rôle que lui attribua l'esprit de parti : tous deux n'étaient ni de leur pays ni de leur temps. Cicéron avait pour lui le public; or qu'y a-t-il de plus actuel que la parole de l'orateur? C'est au nom du public, et en même temps de la raison, qu'il condamnait le système froid et impuissant de ces hommes qui, méconnaissant les ressources de leur langue et le but de l'éloquence, emprisonnaient la passion dans une forme étroite et sèche, et réduisant tout à une élégance sévère et à une délicatesse étudiée, s'interdisaient l'ampleur et la riche harmonie

[1] A la fin du *Brutus*, Cicéron semble faire cet aveu par la bouche d'Atticus auquel il fait dire : « En vérité, j'avais peine à m'empêcher de rire quand vous compariez notre Caton à l'Athénien Lysias. » Lui-même dit plus tard dans l'*Orateur* (chap. VII) : « Dans mon dialogue intitulé *Brutus*, j'ai loué beaucoup nos Romains, soit par le désir d'encourager le talent, soit par amour pour mes compatriotes. »

des développements. Où étaient donc le naturel et la vie chez ces rivaux de Lysias et de Démosthène? Et quel n'était pas leur orgueil de se proclamer les attiques de Rome, eux qui de l'éloquence réelle et vivante des Athéniens n'avaient fait qu'une copie inanimée? Si quelqu'un à Rome rappela Lysias, ce ne fut pas eux; ce fut bien plutôt Térence, dont les charmantes narrations ont le même air de vérité, la même grâce simple et pénétrante que celles de l'orateur athénien.

La lutte entre Cicéron et les attiques romains était tellement inégale, que l'on ne concevrait pas comment elle fut possible, si leur théorie n'avait pas reposé sur une idée vraie, dont elle ne fut qu'une fausse application. C'est ce qui doit les relever eux-mêmes à nos yeux et surtout nous rappeler le mérite de Lysias. Cette idée, c'est que l'art n'est qu'un moyen et ne doit avoir qu'un rôle secondaire. Cicéron, en effet, triompha sans peine de ses adversaires par la puissance de son génie; il leur demandait victorieusement s'ils osaient refuser l'atticisme à Démosthène, si véhément et si passionné : mais, par cela même qu'il était et devait être Romain, peut-être ne vit-il pas assez ou ne voulut-il pas assez voir le lien qui unit Démosthène à Lysias, et le caractère commun de ces deux orateurs, dont l'un n'avait fait que perfectionner et animer la forme que l'autre lui avait transmise. C'est que l'amour-propre national s'y opposait; c'est qu'il y avait en présence deux peuples,

deux langues, deux éloquences. Amoindrir Lysias, c'était méconnaître le principe même d'une éloquence rivale et supérieure, c'est-à-dire la puissance de dissimuler les moyens et les efforts pour ne laisser voir que l'effet. C'est dans ce principe que réside la grandeur de la théorie à laquelle Lysias a attaché son nom. Démosthène était de l'école de Lysias, et c'est pour cela que nous le préférons généralement aujourd'hui à Cicéron, qui ne lui était inférieur ni par la vigueur ni par l'élévation de l'intelligence : nous trouvons dans le talent de celui-ci quelque chose de moins sincère et de moins vrai.

Qu'est-ce en effet que le style, d'après Lysias, sinon l'expression la plus simple et la plus fidèle de la pensée? Or il n'y a rien de plus sain et de plus élevé que cette théorie qui subordonne la forme à l'idée. Lorsque admirant chez Démosthène ces magnifiques monuments du génie athénien, nous en cherchons les éléments, nous nous rappelons qu'il avait été le disciple d'Isée et de Platon; que, s'il dut au premier les secrets de l'art oratoire et la tradition des qualités attiques, il dut au second la haute inspiration de son éloquence. Eh bien! ce qu'il nous importe ici de remarquer, c'est combien ces qualités attiques dont Lysias, le maître d'Isée, avait laissé les premiers modèles, étaient en harmonie avec ce principe élevé puisé dans les doctrines spiritualistes de Platon, combien même elles en facilitaient l'influence.

Et en effet, si nous voulons interroger les théories

platoniciennes, nées chez les Athéniens et si conformes à leur génie, ne devons-nous pas compter parmi les preuves les plus accablantes de notre impuissance, les contradictions et les obscurités du langage, cette difficulté que nous éprouvons à rendre ce qui se passe dans notre esprit, ces embarras qui entravent à la fois l'expression et la production de la pensée elle-même? Le ciel est le séjour de la vérité et de la lumière : là toutes les idées sont justes, claires, harmonieuses; elles s'unissent naturellement et sans effort; elles forment comme un chœur dont l'inaltérable concert chante le vrai et le beau. Quoi donc de plus glorieux que cette victoire de l'homme éloquent qui nous rend cette jouissance perdue de l'harmonie des idées? Et quoi de plus puissant et de plus idéal que la langue qui se prête le mieux à cet effet? On peut donc dire que Démosthène est platonicien par la nature de son style comme par l'élévation de ses sentiments.

Lysias n'eut pas l'intelligence de ces hautes conceptions; mais grâce à son bon sens et à la délicatesse de sa nature, le premier, sans en avoir conscience, il commença à les réaliser. De même aussi, sans qu'il faille probablement en faire honneur à l'austérité de son caractère, il se trouve le maître de ceux qui voulurent concilier la forme de l'éloquence avec la rigidité d'une vertu inquiète et scrupuleuse : il eut pour disciples le stoïcien Brutus et Calvus, dont le talent honnête et respecté emprunta une

grande autorité à l'estime que sa personne inspirait.

Ainsi le talent de Lysias est conforme aux idées les plus élevées et les plus morales sur le style. Sans que son nom fût prononcé, ce sont celles qu'exprimaient chez nous, au moment où la langue de la prose se formait, Descartes et Pascal. Pascal, si attique lui-même dans ses Provinciales, reproche à Cicéron *de fausses beautés* [1]. Tout le monde connaît sa définition du style naturel [2]. Il dit que « l'agréable doit être » près du vrai [3]. » Il défend de *masquer et de déguiser la nature* [4]. A ses yeux « l'éloquence est une peinture » de la pensée; et ainsi, continue-t-il, ceux qui, » après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau » au lieu d'un portrait [5]. » Il dit aussi, il est vrai dans le sens moral : « La vérité est une pointe si sub- » tile, que nos instruments sont trop émoussés pour » y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en éca- » chent la pointe, et appuient tout autour, plus sur » le faux que sur le vrai [6]. » Qu'on applique cette pensée au style, comme lui-même le faisait certainement, n'a-t-on pas à la fois un hommage rendu au mérite tout attique de la propriété de l'expression et une condamnation des périphrases asiatiques?

[1] VII, 35, édit. Havet.
[2] VII, 28.
[3] VII, 27.
[4] VII, 20.
[5] XXIV, 87.
[6] III, 3.

Il y a du jansénisme dans les doctrines littéraires de Pascal. Avant lui, avec une austérité moins grande et un sentiment non moins délicat, Descartes[1] avait vanté le mérite de la pureté et ceux qui résultent de la proportion et de la grâce naturelle. Personne ne les a plus heureusement exprimés : « La pureté de » l'élocution, dit il en jugeant des lettres de Balzac, » y règne partout, comme fait la santé dans le corps, » qui n'est jamais plus parfaite que lorsqu'elle se fait » le moins sentir. La grâce et la politesse y reluisent » comme la beauté dans une femme parfaitement » belle, laquelle ne consiste pas dans l'éclat de quel- » ques parties en particulier, mais dans un accord et » un tempérament si juste de toutes les parties en- » semble, qu'il n'y en doit avoir aucune qui l'em- » porte par-dessus les autres, de peur que la pro- » portion n'étant pas bien gardée dans le reste, » le composé n'en soit moins parfait. » En même temps il réclame l'accord de l'expression et de la pensée, de telle sorte pourtant que, pour rendre les idées les plus hautes et les plus inaccessibles au vulgaire, on emploie les termes qui sont dans la bouche de tout le monde et qu'un long usage a perfectionnés : ainsi « naissent des grâces si faciles et si natu- » relles, qu'elles ne sont pas moins différentes de ces » beautés trompeuses et contrefaites dont le peuple a » coutume de se laisser charmer, que le teint et le

[1] Jugement de quelques lettres de Balzac. Lettre XXXI.

» coloris d'une belle et jeune fille est différent du fard » et du vermillon d'une vieille qui fait l'amour. » On croirait lire l'éloge de l'atticisme.

A ces deux grandes autorités en faveur des mérites attiques s'il est besoin d'en joindre une autre, il faut surtout invoquer celle de Fénelon, ce génie à la fois si grec et si français, ce partisan déclaré de Démosthène contre Cicéron, cet esprit si vif et si délicat qui, sous l'inspiration d'Homère, sut en même temps créer de si charmants modèles de naturel et de simplicité gracieuse, et faire si éloquemment ressortir la puissance de ces qualités. « Les ouvrages brillants et fa» çonnés, dit-il, imposent et éblouissent; mais ils ont » une pointe fine qui s'émousse bientôt. Ce n'est ni le » difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche; » c'est le beau simple, aimable et commode que je » goûte. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans une » prairie sont aussi belles que celles des plus somp» tueux jardins, je les en aime mieux..... La rareté » est un défaut et une pauvreté de la nature. Les » rayons du soleil n'en sont pas moins un grand tré» sor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers. Je veux un » beau si naturel, qu'il n'ait aucun besoin de me sur» prendre par sa nouveauté. » Il serait facile de multiplier les citations et de se laisser aller au plaisir d'emprunter une si belle langue pour donner toute leur force à des idées vraies.

Lysias niait que l'éloquence fût un art; Pascal s'écriait : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence ; »

Fénelon dit que « l'art se décrédite en se montrant : » la vérité, la nature, tel est donc le principe suprême qu'ils ont tous trois consacré et différemment appliqué, selon la diversité de leurs esprits. Il résume en lui toutes les observations qui viennent d'être présentées. Il condamne d'une manière absolue le culte de l'art en lui-même, qui en effet dans l'éloquence est pernicieux. Dans la poésie, qui pourtant est soumise à la même loi, peut-être serait-il bien délicat de fixer la limite précise à laquelle doit s'arrêter le travail de l'artiste qui embellit son œuvre : qu'est-ce qu'un poëte qui charme médiocrement l'imagination et les oreilles? L'orateur a un but pratique auquel il doit marcher directement : toute fantaisie lui est interdite. Et cependant la sévérité a elle-même ses abus; ce stoïcisme qui condamne tout ornement dès qu'il ne s'applique pas immédiatement au corps de la pensée, conduit à la pauvreté et à l'impuissance. La passion veut des mouvements et des images; la langue, d'ailleurs, ne nous fournit pas une expression simple et précise pour chaque idée, à plus forte raison pour chaque sentiment. Il faut donc chercher des équivalents, faire des détours, produire un effet ou une impression, non pas par la puissance de quelques mots en particulier, mais par l'inspiration générale, quelquefois insaisissable dans le détail, de tout un développement, appeler à notre secours les figures et l'harmonie, user de mille moyens pour traduire les mille intentions, pour rendre les mille nuances de

notre pensée. C'est ce travail nécessaire qui demande les ressources de l'art. N'oublions pas toutefois qu'avant tout il faut, principalement dans l'éloquence, en subordonner l'emploi à cette loi souveraine, que l'art ne doit pas cesser d'être pratique, ni devenir à lui-même son but.

C'est là une vérité de bon sens; mais ce qui explique à ce sujet notre erreur, c'est que l'art a une double origine : l'une divine et supérieure, l'autre humaine et humble. La première est le sentiment et l'amour du beau, qui nous sollicite et nous guide, qui nous enlève au joug de la réalité en plaçant notre modèle plus haut, et dont la satisfaction flatte les instincts les plus élevés et les plus délicats de notre nature. On conçoit que sous l'empire exclusif de ce sentiment on en vienne à mépriser le réel qui ne suffit plus, à négliger l'utile qui n'est que la satisfaction actuelle d'un besoin pratique, et à penser uniquement à ces plaisirs plus distingués de l'esprit. L'autre origine n'est autre chose que notre impuissance même : nous ne possédons pas cet idéal suprême de la beauté qui, plus ou moins sensible à nos intelligences, les attire et les domine toutes; aussi usons-nous de toutes les ressources que notre nature imparfaite peut nous fournir, et employons-nous tous les moyens que nous pouvons inventer pour combler cet abîme qui nous sépare d'une possession et d'une jouissance complètes; de sorte que l'art n'est qu'un effort que nous sommes obligés de faire pour toucher un but éloigné et pour

nous assurer d'un bien qui nous échappe. La conséquence est inévitable : plus nous chercherons à donner d'importance à l'art, plus nous trahirons nous-mêmes notre faiblesse et demeurerons au-dessous de nos prétentions.

C'est ce que ne virent pas les sophistes grecs. Ils perfectionnèrent cet instrument qui était destiné à lutter contre la difficulté si grande de rendre fidèlement les sentiments et les pensées, le jeu naturel des passions, les mouvements impétueux ou réfléchis du cœur et de l'intelligence; mais ils se firent illusion sur la valeur du résultat qu'ils avaient obtenu : dans leur enthousiasme pour eux-mêmes, ils crurent s'être élancés au delà d'un but qu'en réalité on ne peut atteindre. De même qu'ils prétendaient connaître la nature et les rapports des idées en dehors de leurs applications réelles, ils s'imaginèrent posséder la puissance des mots en dehors de leur emploi légitime, et sans doute aussi, quoiqu'ils s'adressassent moins à l'âme qu'à l'esprit, l'accent de l'émotion sans l'émotion elle-même. Cette séparation est mortelle pour l'éloquence. C'était la méprise d'une vanité ambitieuse. Ils dédaignaient la réalité, et le dédain de ces esprits amoureux d'eux-mêmes n'aboutit qu'à l'impuissance. La preuve de ce fait en même temps que leur punition fut dans l'avilissement de ce qu'ils avaient prétendu élever si haut : l'éloge de la mouche, de l'escarbot, ou des sujets analogues, tels étaient souvent les chefs-d'œuvre de leur éloquence ! Ainsi,

au moment où se formait l'art oratoire, les Athéniens applaudissaient déjà ces tristes extravagances que renouvelèrent à Rome les déclamateurs quand le silence de la tribune politique leur laissa le champ libre. Mais Athènes fut sauvée par la réalité et la vie de ses institutions républicaines; et de plus, il n'y eut chez elle que la surprise et l'erreur d'un moment. Son goût, un instant égaré, n'hésita pas, lorsque Lysias lui présenta ces modèles de vérité et de mesure où elle se retrouvait elle-même. Et elle se soumit d'autant plus facilement à cette salutaire influence qu'elle put légitimement satisfaire cet amour de la forme qui avait aussi contribué à tromper un peuple artiste: les Athéniens reconnurent dans Lysias les qualités de la forme qu'ils aimaient le mieux, la pureté et l'élégance du dessin et l'exquise perfection des détails.

CONCLUSION.

J'ai insisté sur les caractères du talent de Lysias. J'ai cherché à faire ressortir les qualités que l'on rencontre dans ses discours, et à montrer la forme particulière qu'elles y ont prise. Puis, les considérant en elles-mêmes, j'ai indiqué leur importance, soit dans l'éloquence athénienne en particulier, soit en général dans la littérature.

C'est ce dernier point de vue qui fait peut-être aujourd'hui le principal intérêt d'un travail sur Lysias. Lui-même, en effet, ne réalise pas pour nous l'idéal de l'éloquence. C'est avec raison que nous demandons à un grand orateur les élans de l'âme, le mouvement de l'imagination, l'éclat du style. Démosthène, Cicéron, Bossuet, voilà les premiers noms de

l'éloquence : Lysias appartient à un ordre inférieur; son talent est plus humble et même incomplet.

Mais ses ouvrages, comme tous ceux qui appartiennent aux bonnes époques de la littérature grecque, sont à la fois antiques et modernes. Tel est en effet le privilége des belles œuvres de la Grèce : elles ont un caractère si original, elles se sont en naissant si naturellement pénétrées de l'influence d'une société particulière, si profondément empreintes des mœurs et de l'esprit du peuple qui les a produites, qu'elles se reconnaissent immédiatement et qu'il est impossible de les confondre avec celles des autres pays; et cependant le développement des arts qui les a créés a été si logique et si régulier, qu'ils sont presque immédiatement arrivés à des formules définitives et à des principes qui sont aujourd'hui nos lois. Ainsi ils ont eu une maturité précoce, et leurs chefs-d'œuvre ne vieillissent pas; ainsi, malgré l'initiation qui nous est nécessaire pour en comprendre complétement la nature, ils sont pour nous les objets éternels d'une étude et d'une admiration fécondes.

Lysias est Athénien. Personne ne le fut plus que lui; personne ne reproduisit par des images plus naturelles et plus exactes les instincts, les habitudes, la physionomie de la société qui vit naître ses ouvrages. C'est un génie antique par cette alliance mer-

veilleuse du fini et du naturel, de la perfection des détails et de l'aisance de la forme, de la grâce et de la simplicité, qui semble moins dans les conditions et dans l'esprit de l'art moderne. D'un autre côté, ce n'est point un étranger pour nous : il nous parle, nous le comprenons, il est notre maître; car il nous enseigne par ses exemples l'amour du beau simple et vrai qui est la règle invariable du goût.

Ce n'est point par un rapprochement factice ni forcé qu'en parlant de Lysias j'ai été amené à citer plusieurs des noms les plus illustres de notre littérature. Le lien qui existe entre ces noms et le sien est le lien légitime et nécessaire qui, au nom des lois immuables de la raison, unit à travers les siècles les chefs-d'œuvre des arts; c'est celui qui nous rend à la fois possible et utile le commerce des grands hommes de l'antiquité.

J'irai plus loin : ne doit-on pas reconnaître entre les qualités de Lysias et certains côtés essentiels du génie français un rapport particulier? A Lysias, le modèle des attiques, opposons le plus français de nos écrivains, celui qui semble avoir donné à notre langue, degagée de la forme latine, sa véritable physionomie, Voltaire: qui pourrait nier leur ressemblance? Pour apprécier le second, tout le monde ne parle-t-il pas de la simplicité, de la précision, de

l'aisance, de la grâce de son style? Ces mots se sont nécessairement retrouvés presque à chaque page de cette étude. Les qualités qu'ils désignent sont à la fois les plus attiques et les plus françaises; de même qu'elles ont fait dans l'antiquité la principale différence d'Athènes et de Rome, aujourd'hui leur réunion donne à notre langue une incontestable supériorité sur les autres langues de l'Europe.

Depuis Voltaire, qui doit rester notre guide, et qui, en nous montrant la voie à suivre, nous a marqué la limite à laquelle il faut nous arrêter, les modifications de nos habitudes et de nos goûts ont peut-être encore accru l'importance de ces qualités. Aujourd'hui plus que jamais, nous aimons, au moins dans la prose, la simplicité : le mouvement et la rapide circulation des idées depuis un siècle, et la fatigue qui résulte de la longue expérience des artifices et des effets de style, nous ont naturellement conduits à un genre de prose plus agile, plus souple et plus sobre d'ornements; tandis qu'au contraire la poésie, comme pour établir une compensation et comme pour recueillir avec son riche bagage la muse exilée de la grande éloquence, affectait plus de hardiesse et visait plus à l'éclat. De ces deux faits, le premier est le seul qui nous occupe; c'est aussi le plus important, puisqu'il s'applique au développe-

ment le plus considérable et le plus constant de notre littérature. Or si notre prose semble de jour en jour renoncer davantage aux brillants prestiges de l'art, si elle se propose plutôt d'être vraie que d'éblouir, on sent combien elle doit tenir, pour mieux atteindre son but et en même temps pour conserver un caractère littéraire, à garder la justesse et la netteté.

C'est là comme un héritage national dont nous devons être jaloux. Si, pour réussir à le défendre, nous n'avons à épargner aucun effort, s'il nous faut demander des secours, non-seulement à nos pères qui nous l'ont transmis, mais aussi aux auteurs anciens qui ont une affinité avec le caractère français, on voit quels sont les titres particuliers de Lysias à notre étude. Nous devons l'étudier, nous devons même nous inspirer de ses exemples, autant qu'il est possible; car l'imitation de l'antiquité a ses limites nécessaires. Pour indiquer seulement un point, nous ne pouvons comprendre maintenant la lente composition des ouvrages d'Isocrate : qui sait le temps qu'a coûté à Lysias lui-même chacun de ces petits discours qui ont une allure si facile? Aujourd'hui, nous ne nous soumettrions plus à ce travail pénible qui n'effrayait pas l'auteur des *Provinciales*. Mais, sans nous astreindre à de laborieux efforts et à des analyses minutieuses que ne comportent plus nos mœurs et qui

chez nous étoufferaient le naturel, nous devrons au moins surveiller avec attention et ne pas abandonner au hasard l'expression spontanée et rapide de notre pensée : nous le ferons d'autant mieux que notre goût aura contracté de meilleures habitudes, gagné plus de délicatesse, appris à surmonter plus sûrement ses hésitations et à se suffire plus facilement à lui-même, en un mot, se sera plus complétement formé par la connaissance des bons écrivains. Lysias, qui, au jugement des Athéniens, atteignit la perfection dans les qualités qui nous sont communes avec eux et que nous considérons comme notre patrimoine, ne sera pas indigne de nous donner quelques leçons.

Vu et lu,
à Paris, en Sorbonne, le 5 octobre 1854,

Le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

J.-VICT. LE CLERC.

Permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

CAYX.

Paris. — Imprimé par E. THUNOT et Cᵉ, rue Racine, 26.

NOV 12 1886
OCT 1 1890
NOV 13 1904
OCT 22 1905
DUE JUN 15 1930
STALL STUDY
CHARGE
CANCELLED

GI 30.225
Des caracteres de l'atticisme dans
Widener Library 001947347
3 2044 085 139 277